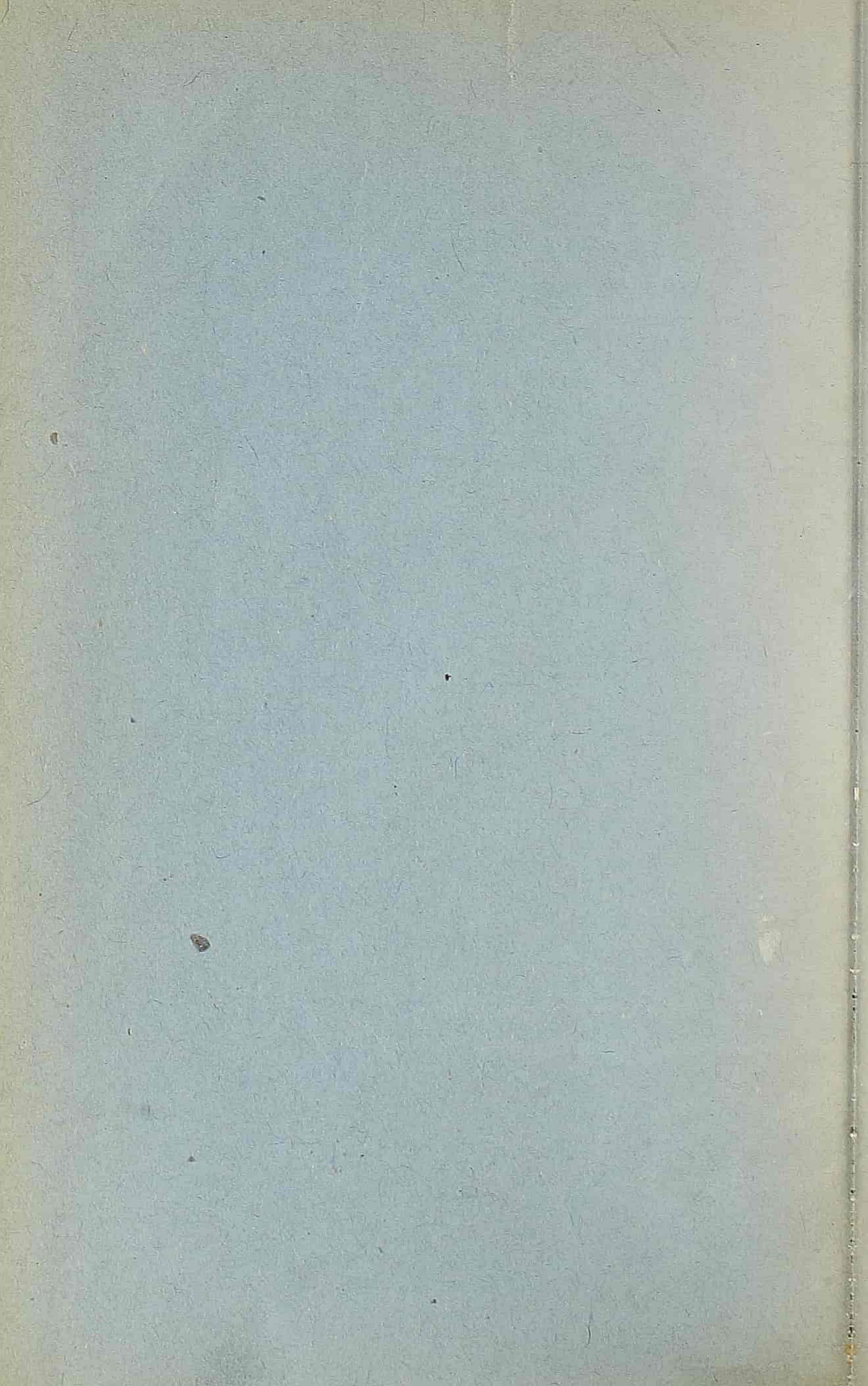


ПБ 569

MASARYK.

L'UNITÉ
YOUGOSLAVE

ID = 140678663



BROCHURES PUBLIÉES

par la Librairie PLON-NOURRIT & C^{ie}

sur les Questions Yougoslaves

Les Croates sous le Joug Magyar, par
H. HINKOVITCH, député à la Diète croate, délégué au
Parlement de Budapest.

Le Problème Italo-Slave, par P. P DE SOKOLOVITCH.

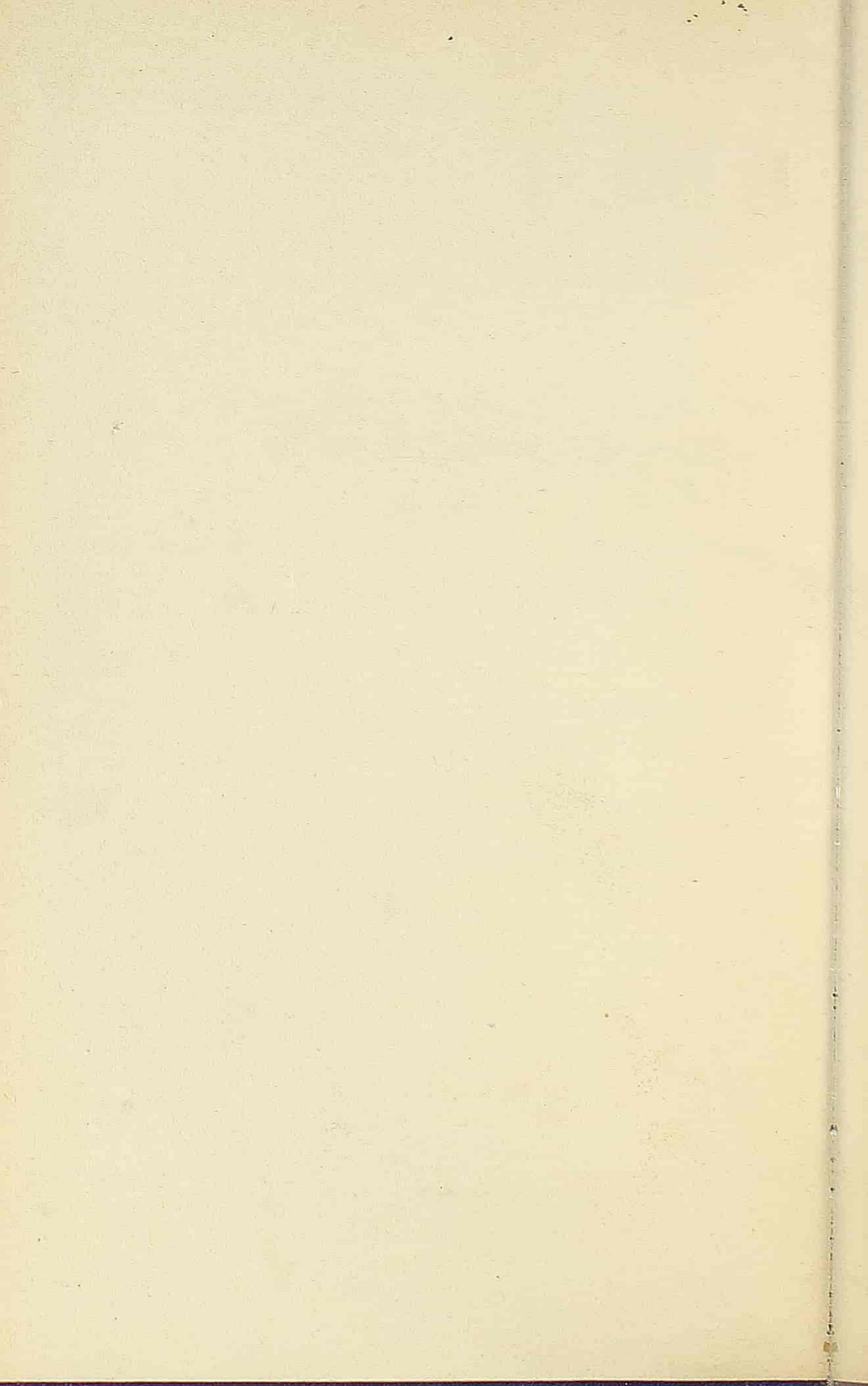
— — par J. T.

Le Banat, par Grégoire YAKCHITCH.

**L'Autriche-Hongrie en Guerre contre ses
Sujets**, par PIERRE DE LANUX et MILAN TOPLITZA.

L'Unité Yougoslave, manifeste de la Jeunesse
Serbe, Croate et Slovène réunie.

L'Unité Yougoslave



Г. Б. б

569

УНИВ. БИБЛИОТЕКА

И. Бр. 45573

L'Unité Yougoslave

MANIFESTE

de la

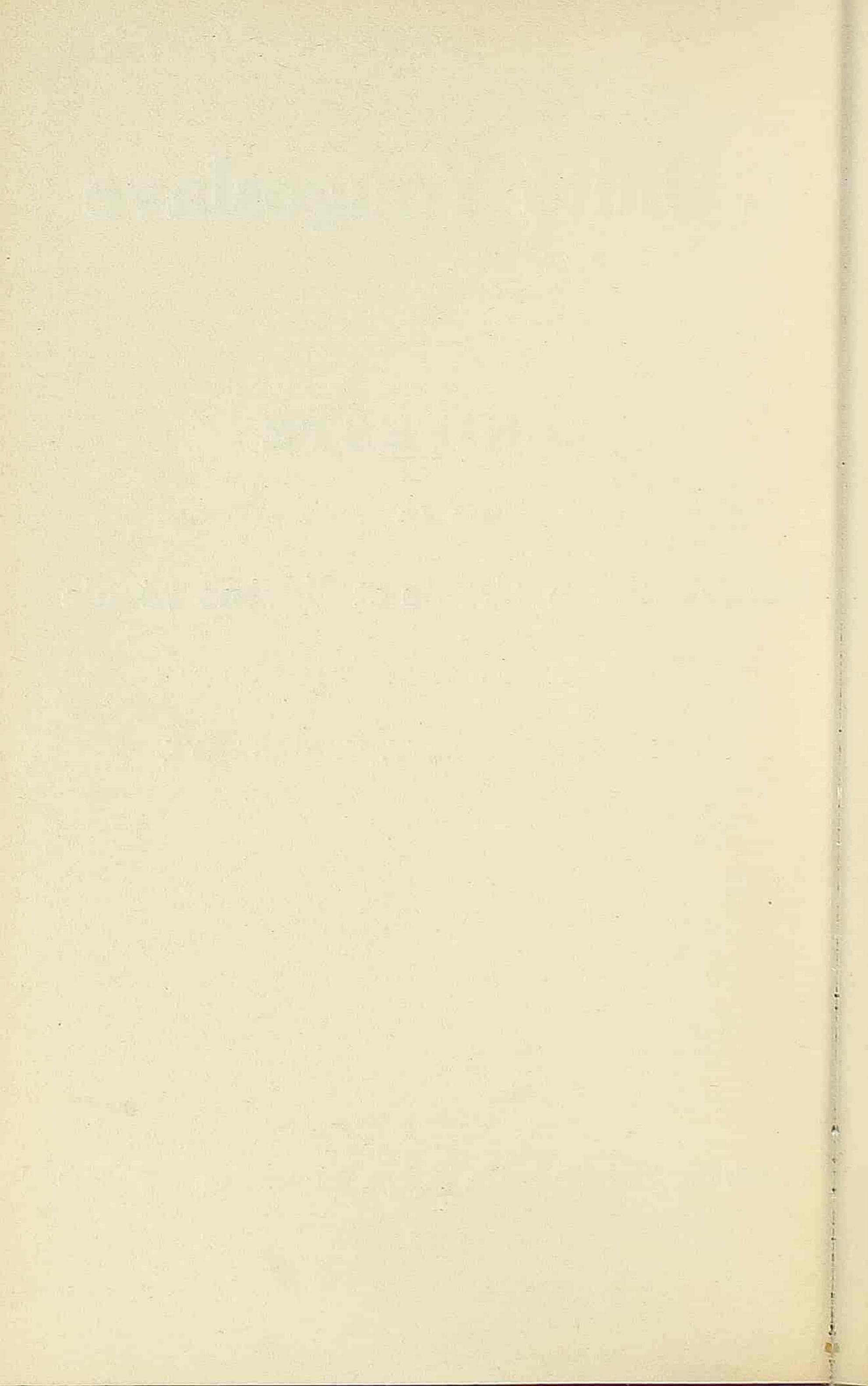
Jeunesse Serbe, Croate et Slovène réunie

Avec une Préface

de M. le PROFESSEUR T. G. MASARYK

PLON-NOURRIT et C^{ie}, 8, rue Garancière — PARIS

—
1915



PRÉFACE

La jeunesse serbo-croate résidant à Genève m'a soumis le manuscrit de cette brochure et m'a demandé d'écrire pour elle quelques mots d'introduction.

Après avoir lu cette étude, j'ai promis une préface, tout en faisant remarquer que la question yougoslave, par elle-même, présentait assez d'intérêt pour se passer de recommandation. D'ailleurs, j'ai tiré moi-même de la lecture de ce travail quelques impressions très fortes.

D'abord, je suis très frappé du fait que la jeunesse des pays serbes et croates d'Autriche-Hongrie soit obligée de s'exiler dans un pays neutre, au lieu de travailler dans sa propre patrie. Nous, Tchèques, soumis à la même destinée, nous trouvons ici, sans l'avoir cherchée, une preuve que la question yougoslave et la question tchèque sont étroitement liées. Sans entente préalable, voici que nous nous rencontrons sur le sol des pays neutres.

Dans ce petit livre, le lecteur occidental pourra se rendre compte du douloureux malaise produit sur ses auteurs par la pesanteur du joug qui accable leur nation. Les citoyens des nations indépendantes peuvent difficilement comprendre l'état d'âme des Slaves d'Autriche-Hongrie, auxquels des milliers d'expériences viennent faire sentir tous les jours la pression de leur dépendance. Ce qui, pour les premiers, est la situation la plus naturelle, à laquelle ils ne pensent même pas, sur laquelle ils n'ont jamais besoin d'insister, qui leur est assurée comme la jouissance d'un droit fondamental, c'est ce qui nous est disputé, c'est ce que nous devons acquérir

petit à petit, au prix d'efforts énormes. A l'école, dans l'administration, dans l'armée, notre langue ne jouit pas des mêmes droits que celle de nos maîtres. L'Etat ne montre envers nous ni confiance, ni loyauté. Repoussés partout au deuxième ou au troisième rang, nous sentons toujours que nous ne disposons pas de nous-mêmes, que nous sommes sous le joug d'autrui, qu'une autre nation se dresse au-dessus de nous, nous domine, nous opprime, nous exploite. Ce fardeau de la dépendance, nous en portons toujours la charge, nous Tchèques, comme les Slaves du Sud, et à chaque pas, et en chaque occasion, dans toutes les formes de notre travail ou de notre vie sociale, nous en avons conscience.

Cette jeunesse yougoslave, comprenant surtout les étudiants des hautes écoles, manifeste à chaque ligne de cette publication son ardent désir et sa volonté impatiente de réaliser l'indépendance de sa patrie. Quel droit possède le Turc de tenir le Serbe en sujétion ? D'où dérive ce droit et est-ce bien un droit ? Pourquoi les Magyars seraient-ils maîtres des Serbes et des Croates ? Un Turc, un Magyar est-il plus instruit, mieux doué et meilleur qu'un Serbe ou qu'un Croate ? Et, je le demande, d'où vient le droit des Allemands de nous imposer leur domination ?

J'y insiste... réfléchissez seulement à cela ; et vous direz, vous serez obligé de dire que l'Allemand, que le Magyar, que le Turc, n'ont pas de droits sur nous, Slaves, pas plus qu'ils n'en ont sur les Grecs ou sur les Roumains. Celui auquel ils prétendent, ne consiste qu'en la violence, encouragée par l'apathie de l'Europe et des nationalités inconscientes d'elles-mêmes. Nous autres Tchèques, nous n'avons que deux oppresseurs, les Allemands et les Magyars, alors que les Slaves du Sud en subissent davantage. Les nôtres, il est vrai, sont les plus puissants, car nous devons résister à la grande nation allemande, dont le programme d'expansion asiatique comporte une attitude d'hostilité croissante envers les Slaves du Sud, comme envers quiconque lui barre la route et se refuse à lui servir, ainsi que les Magyars, de portiers et de sbires...

Cette brochure de la jeunesse yougoslave mon-

trera aux lecteurs d'Occident et aux Slaves du Nord que l'état de dépendance des Slaves du Sud s'aggrave du démembrement systématique de leur nation. Une fraction d'entre eux constitue les deux royaumes indépendants de Serbie et de Montenegro. Le reste vit sous la domination austro-hongroise, où il se trouve divisé en provinces. Seuls les Polonais, partagés entre trois empires étrangers, subissent une destinée aussi cruelle. C'est pourquoi la question polonaise et la question yougoslave sont si complexes. Mais ici le fait que la Serbie et le Montenegro ont su conquérir et défendre leur indépendance, justifie notre conviction que tous les Slaves du Sud réussiront à conquérir la liberté complète, pour s'unir à la fin en un seul Etat indépendant.

On verra, dans cette brochure, comment la jeunesse luttait contre ce démembrement, comment se multiplièrent les efforts pour réaliser l'unité nationale. La politique impériale s'opposa par tous les moyens à ces tendances unitaires. La devise : « Divide et impera » résume la politique antislave de nos ennemis. A présent, l'Allemagne s'est jointe à l'Autriche pour appliquer la méthode en question. De temps en temps, on put croire qu'elle allait adopter une attitude différente envers les nations balkaniques, par exemple dans l'ordre économique. Mais depuis l'an dernier, Berlin s'est rallié complètement aux idées de Vienne...

L'attentat de Saraievo aurait dû servir d'avertissement aux politiciens clairvoyants de tous les pays, car il mettait en évidence les vices d'une politique et d'une administration étrangère dans les pays yougoslaves. La brochure énumère un grand nombre d'attentats, qui ont précédé celui de Saraievo, dernière tentative de jeunes gens exaspérés pour en finir avec ce régime d'oppression de tout un peuple.

L'Autriche-Hongrie, dont la politique avait provoqué l'indignation du peuple yougoslave, a complété la série de ses manœuvres déloyales en rendant responsable de l'acte d'un jeune homme, tous les Slaves du Sud et en particulier le gouvernement royal serbe. C'était faire preuve d'insigne mauvaise foi, car tous ceux qui sont tant soi peu

au courant de la situation dans le sud de la monarchie, savent que l'accusation est injustifiée. D'ailleurs les hommes politiques n'y crurent pas un instant. Depuis la déclaration de guerre, j'eus l'occasion de rencontrer plusieurs d'entre eux, appartenant à divers partis. Nul n'avait cru à la véracité de l'accusation austro-hongroise. Ils s'étaient aussitôt rappelé les manœuvres du comte d'Ærenthal, les faux documents fabriqués à la légation autrichienne de Belgrade, et donnés comme preuves officielles dans le fameux procès du D^r Friedjung. Qui pourrait se fier à des diplomates qui falsifient les documents et cherchent à duper ainsi toute l'Europe ?

Certes le procès des assassins de Saraievo fut conduit selon les formes, mais cela produisit peu d'impression sur quiconque connaît le fond de la question. Il eût fallu attendre au moins que la Serbie eût jugé ses propres sujets, incriminés de participation au meurtre de l'archiduc héritier par la diplomatie austro-hongroise. Audiatur et altera pars est le principe fondamental de la jurisprudence.

L'attentat de Saraievo servit de prétexte à la monarchie pour déclarer la guerre à la Serbie ; et la diplomatie de Vienne et de Budapest ne pouvait pas ignorer ce que signifiait une telle guerre. La diplomatie de Berlin devait également s'en rendre compte, et ceci ne l'a point empêchée d'accepter sans discussion les motifs mensongers fournis par son alliée. D'ailleurs, la Serbie se montrait prête à satisfaire à toutes les brutales exigences de Vienne. Mais Vienne persista dans sa politique insolente, inconséquente et bornée. Le plus surprenant est que Berlin ne fit nulle objection. Personnellement, l'empereur Guillaume donna son appui à la politique autrichienne, et se posa en défenseur des principes monarchiques menacés. Cette attitude nous fournit la preuve — il y en a d'autres — de l'étroitesse de ses vues et du manque de fond de sa diplomatie. La politique de l'impérialisme, la politique Berlin-Bagdad, se dévoila ainsi soudain aux yeux stupéfaits de l'Europe, jusque-là obstinée à repousser nos avertissements.

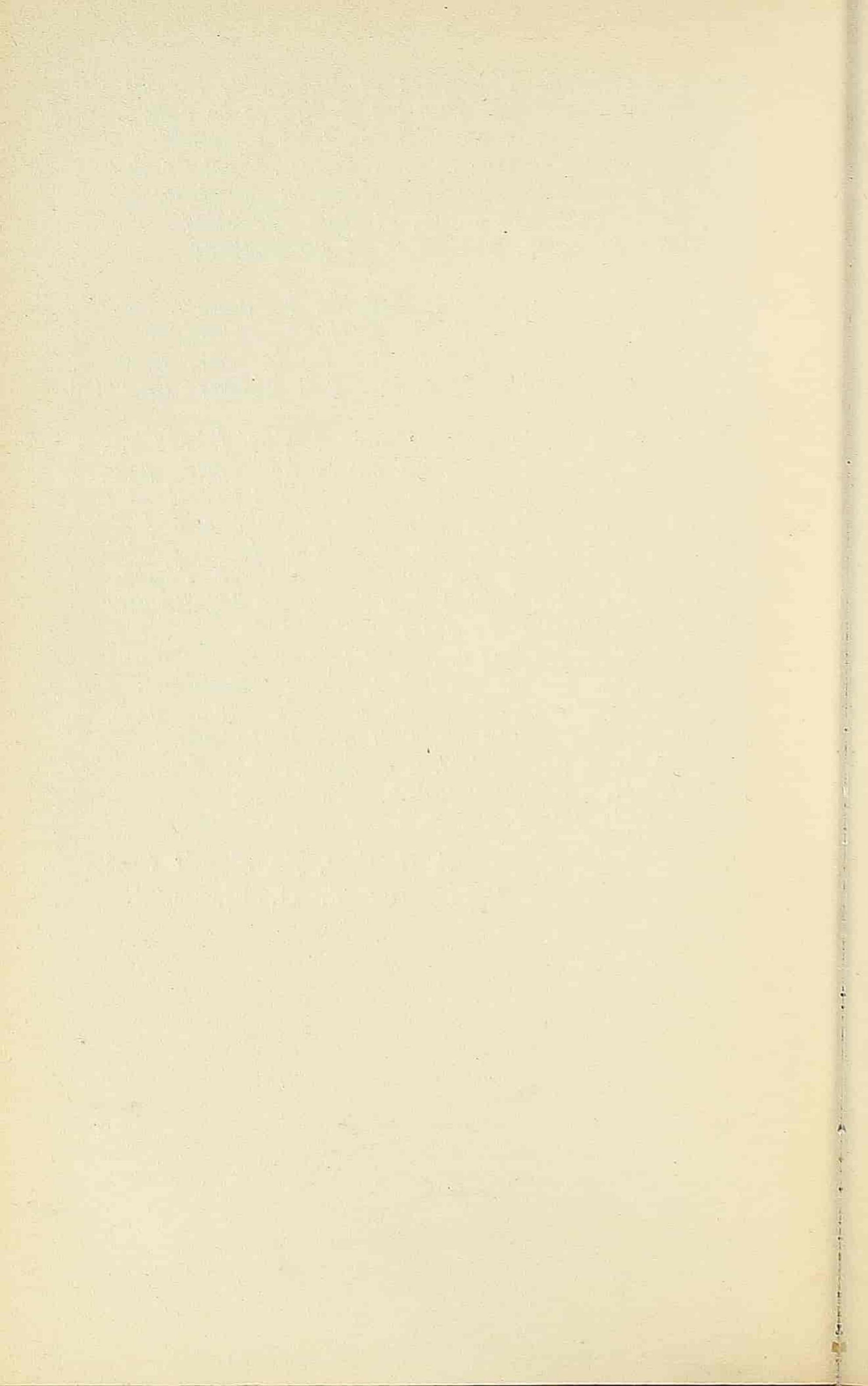
Cette brochure-ci expose en pleine lumière ce qu'est notre lutte contre l'impérialisme allemand.

Slaves du Nord, Tchèques et Polonais, Slaves du Sud (je ne doute pas que les Bulgares le comprennent bientôt), nous constituons tous ensemble, une muraille contre le Drang nach Osten. C'est de là que vient la grande importance, dans la politique générale, de la question slave, et plus spécialement des questions tchèque, polonaise et yougoslave.

Mais voici que j'ai dépassé, de beaucoup, les dimensions ordinaires d'une préface. Je m'arrêterai donc, mais avec la permission du lecteur, je veux adresser quelques mots encore aux auteurs de cette étude :

Mes chers amis yougoslaves ! Vos frères montrent une fois de plus, au cours de cette guerre monstrueuse, que le Slave du Sud est excellent soldat et se conduit en héros. Les Serbes ont déjà vaincu l'Autriche-Hongrie, et cela de façon décisive. L'Autriche-Hongrie en avait appelé à l'épée, et l'épée serbe lui a infligé une honteuse défaite stratégique et politique. Je vous souhaite de n'avoir plus à marcher contre vos ennemis ; je crois que d'autres tâches, non moins grandes, vous attendent. Les pays yougo-slaves, dévastés, épuisés par la guerre, auront besoin d'une sage et prudente administration, de bons agriculteurs, commerçants, financiers, industriels, entrepreneurs. Préparez-vous, mes jeunes amis yougo-slaves, à ces importants travaux !

A Genève, fin d'août 1915.
Professeur T. G. MASARYK.



INTRODUCTION

Les Serbes, les Croates, les Slovènes, étant un seul et même peuple, tous leurs efforts ont toujours tendu à s'unir pour former un Etat libre et indépendant.

C'était leur droit, car ils ne revendiquaient rien qui ne leur appartînt déjà, historiquement et ethniquement. Ils ont de tout temps combattu pour la justice, contre les ennemis du progrès ; aussi l'Europe entière, aujourd'hui soulevée contre ceux-ci, doit-elle se regarder comme débitrice à l'égard des Yougoslaves. Mais les conflits d'intérêts entre grandes puissances, aux Balkans, ont entravé jusqu'ici les tentatives de réalisation de l'unité yougoslave ; et cette source de dangers, à l'heure présente, n'est pas encore disparue.

Au service du « Drang nach Osten », l'Autriche-Hongrie s'est attaquée à la base même du mouvement yougoslave, en répandant l'opinion que les Serbes, les Croates et les Slovènes formaient trois peuples différents et non pas un seul.

La fausseté de cette théorie apparaît dès le premier examen des visées séculaires des Yougoslaves, dès l'aperçu de leur unité de race et de culture, et, enfin,

en présence de leur programme actuel. Celui-ci se résume en une seule revendication : la création d'un Etat unique, embrassant tous les Yougoslaves.

Après tous les sacrifices accomplis pour atteindre ce but, la question yougoslave ne saurait plus être résolue ni à demi, ni par la décision de la force. Aujourd'hui, la jeunesse yougoslave, parvenue à faire adopter ce programme national par toutes les classes et par tous les partis, se fait tuer pour cette idée dans les rangs serbes et monténégrins, ou périt dans les cachots d'Autriche-Hongrie.

Les membres du Comité Central de la Jeunesse Yougoslave, serbes-croates-slovènes, par le présent manifeste, font appel au monde civilisé.

Le Mouvement Yougoslave

Les Serbes, Croates et Slovènes, ou d'un seul mot : les Yougoslaves, ne sont qu'un seul et même peuple. Ils doivent à de malheureuses circonstances d'être demeurés politiquement séparés, et de là vient qu'ils portent encore des noms différents. Mais depuis leurs origines, ils ont aspiré à s'unir en un Etat unique ; et c'est le grand mouvement ayant cette unité pour but, qu'on appelle le Mouvement Yougoslave.

Tous les Yougoslaves parlent la même langue. Les limites qui les séparent des peuples voisins sont très claires : ce sont les limites mêmes des territoires de langue yougoslave. La ligne de démarcation est approximativement la suivante : du golfe de Trieste, elle se dirige vers le nord-ouest, passe entre Goritsa et Gradisca, au-dessus de Videm (Udine) coupe une seconde fois la frontière austro-italienne près de Pontablîe (Pontebba) ; de là, elle tourne vers l'est, au-dessus de Beliak (Villach) et Tselovets (Klagenfurt) en Carinthie, passe entre Maribor (Marburg) et Gradets (Gratz) en Styrie et remonte vers le nord en rejoignant la localité de St-Gothard en Hongrie, d'où elle redescend au sud-est, englobant Petchouh (Fünfkirchen), Subotitsa (Szabadka) et Temesvar en Hongrie, touchant les pays de population roumaine ; elle suit alors les frontières de Serbie et de Montenegro jusqu'à l'embouchure de la Boyana, sur l'Adriatique. Enfin elle revient vers Trieste, englobant toute la côte et toutes les îles (1).

(1) Les dernières statistiques officielles (1910) donnent 38 % d'Italiens en Istrie, et 3 % en Dalmatie. Le reste est yougoslave.

Les Yougoslaves sont au nombre de 12 millions environ. La majorité se trouve en territoire austro-hongrois, répartis sur dix provinces (Dalmatie, Bosnie-Herzégovine, Croatie-Slavonie, en Hongrie le Banat, la Batchka, la Barania et le bassin de la rivière Mur ; Styrie, Carinthie, Carniole, Goritsa-et-Gradisca, Istrie. Le reste forme la population des royaumes de Serbie et de Montenegro. A nord de cet ensemble se trouvent de nombreux « flots » yougoslaves, qui relient les Slaves du Sud aux Slaves du Nord, le long de la frontière occidentale de la Hongrie.

Les Yougoslaves, branche méridionale de la famille slave (1), avaient autrefois pour patrie les régions des Carpathes et de la Russie du sud. Ils furent refoulés vers leur territoire actuel par la grande migration des peuples. Mais ce qu'il faut remarquer, c'est qu'ils n'ont pas occupé leur pays actuel en une seule fois, par une expédition militaire organisée, comme ce fut le cas chez leurs voisins. Leur immigration dura environ deux siècles (du milieu du v^e au milieu du vii^e). Sans organisation commune, ils se répandirent peu à peu dans les Balkans, où ils apportèrent leurs dispositions naturelles pour l'agriculture. Ainsi attachés à la terre dès le début de leur histoire, ils assimilèrent avec succès les éléments disséminés des races étrangères qu'ils rencontrèrent.

Ce peuplement et cette assimilation sont le seul acte « offensif » accompli par les Yougoslaves, dans le silence des premiers siècles qui suivirent leur apparition dans les Balkans. *Et cette victoire est l'œuvre de leur force ethnique, plutôt que de leur organisation.* Plus tard seulement, se formèrent les petits Etats yougoslaves, résultats des divisions entre

(1) On comprend aussi les Bulgares parmi les Slaves méridionaux. Toutefois leur politique nationale ne vise pas l'unité yougoslave ; c'est pourquoi il n'en sera pas question ici.

tribus, et de la nécessité de se défendre contre la menace des peuples voisins. *D'une manière générale, et depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, toute l'histoire des Yougoslaves présente ce même caractère d'attitude défensive. Leurs seuls efforts ont été pour se soustraire à la domination étrangère.*

Le Nom et l'Etat

Ayant à se protéger de plusieurs ennemis, et dans plusieurs directions, dès les débuts de leur existence les petits Etats yougoslaves se disséminèrent le long des diverses frontières. L'énergie nationale se trouvant ainsi complètement éparpillée, le mouvement d'unification ne pouvait s'exercer que dans les intervalles de la lutte contre l'ennemi du dehors. Or cette lutte n'ayant jamais connu de terme, étant demeurée constamment aiguë, on comprend pourquoi la création d'un Etat yougoslave unique n'a pas été possible jusqu'ici. Il ne pouvait en être question, en effet, qu'une fois repoussés les puissants voisins, toujours en possession de quelque portion du territoire, et entravant ainsi le travail d'unification.

Les premiers Etats yougoslaves ne portent donc nulle trace d'une distinction ethnique quelconque, et leurs noms sont de pures désignations géographiques : Pannonie, Carantanie, Neretva, Zahoumlie, Zeta, etc. Toutefois, comme ces Etats s'orientaient selon trois fronts défensifs principaux, on admit les trois dénominations générales de « serbe », « croate » et « slovène ».

On ne saurait assez répéter qu'il ne s'agissait point de désigner trois peuples différents. Tous les peuples européens ont porté, avant la réalisation de leur unité, plusieurs noms particuliers, noms de tribus, qui font place ensuite à un seul nom national. D'ailleurs, chez les Yougoslaves, ces trois noms ne se rapportent même pas à des groupements de race

nettement distincte, comme il va par exemple, chez les Allemands, des Bavarois et des Saxons. Les nuances de dialecte ne coïncident même pas avec ces dénominations de Serbes, Croates, Slovènes. Et toujours les petits Etats, conscients de leur identité de race comme le sont aujourd'hui la Serbie et le Montenegro, ont mis leurs efforts en commun, sans jamais les opposer. Et chaque fois qu'ils réussirent à s'unir, on vit toute différence de nom aussitôt disparaître.

Si cette division politique en trois lambeaux a pu persister jusqu'à présent, le fait est dû aux ennemis des Yougoslaves qui s'efforcèrent de paralyser les tendances d'unification. Nous avons dit que cette division correspondait au triple front de résistance nationale. A l'extrémité nord-ouest, l'Etat « slovène » luttait principalement contre les Germains. Au centre, l'Etat « croate » se débattait entre deux ennemis : d'une part les Vénitiens qui, pour leurs visées commerciales, convoitaient les ports de Dalmatie afin de se rendre économiquement maîtres de la contrée ; d'autre part les Magyars, cherchant à se faire jour vers ces mêmes côtes. Enfin, sur le front oriental, l'Etat « serbe » avait pour rôle de repousser l'attaque principale, venue de Byzance d'abord grecque, puis ottomane, et en outre de se défendre contre les Bulgares.

Hier encore, Serbes, Croates et Slovènes étaient engagés séparément dans cette lutte aux directions multiples.

Fondé au VII^e siècle sous le roi Samo, l'Etat slovène s'écroule dès le IX^e siècle devant les Bavarois, les Francs et les Magyars conquérants. Il fera partie de l'Empire d'Autriche jusqu'à nos jours. La période d'indépendance fut courte. Il n'en est resté que le titre de « slovène » (qui signifie simplement : slave, en langue yougoslave). Jusqu'aux temps contemporains, ce même nom de « slovène » demeurerait employé partout où les noms de « serbe » et de « croate » n'étaient pas admis, par exemple en Sla-

vonie, Dalmatie, Macédoine, et dans la République de Raguse.

Au IX^e siècle apparurent les deux autres Etats yougoslaves : Serbie et Croatie. Malgré leur voisinage et contact immédiat, ces deux Etats sont demeurés séparés par cette ligne de démarcation qui limite les terres d'influence byzantine ou romaine, les civilisations d'orient et d'occident. En outre les adversaires n'étaient pas les mêmes. Sous la dynastie des Krechimirovitch, l'Etat croate vainquit les Vénitiens et devint maître absolu de la côte dalmate, mais il ne put résister à la Hongrie, et dut accepter avec celle-ci l'union personnelle (1102). Lors de l'invasion turque, la Croatie, comme la Hongrie, entra dans l'empire des Habsbourg (1526), et y demeura jusqu'à nos jours, en conservant une certaine autonomie.

Cependant l'Etat serbe, sous la dynastie des Nemanitch, avait triomphé des Grecs et des Bulgares. Mais en face des Turcs, il finit par succomber après une résistance d'un siècle, et telle que l'Histoire en offre peu de semblables, à la suite des défaites sur la Maritza (1371) et aux champs de Kossovo (1389).

Après l'écroulement de l'Etat serbe, une grande partie de la population émigra vers la Hongrie et la Croatie pour y continuer la lutte. Et, au début du XVIII^e siècle (la première défaite, en Europe, des Turcs jusque-là invincibles, remonte à peine à 1683), les Serbes du Montenegro tuèrent tous les Turcs se trouvant sur leur territoire, rétablissant un pays serbe libre. En 1804, le soulèvement de Kara-georges fondait la future Serbie. Les guerres se succédèrent, et ce n'est qu'en 1913, sous le règne de Pierre I^{er}, qu'on put croire achevée la lutte sur le front sud-est du pays yougoslave.

Chez les Slovènes, qui avaient eu les premiers à souffrir de l'oppression étrangère, l'idée de l'Etat yougoslave s'évanouit d'abord. Elle s'était conservée chez les Croates, mais en présence des mêmes

obstacles, et après de vaines tentatives de libération, il fallut se résigner à une lutte parlementaire pour l'autonomie. Slovénes et Croates, cependant, tournent les yeux vers les Etats serbes indépendants, de qui ils attendaient l'œuvre d'affranchissement et d'unité. Chez les yougoslaves de Serbie, en effet, se sont développés, grâce à d'incessantes guerres, le sentiment de résistance nationale, ainsi que l'aptitude à se gouverner. La flamme vivante de la tradition patriotique s'exprime par des épopées qui se répandent de bonne heure chez les Croates et les Slovénes, en sorte que les héros des légendes serbes, incarnations de l'idée nationale, sont devenus les héros de tout le monde yougoslave. En même temps, l'idée d'un Etat unique est devenue, pour tout ce monde, l'idéal commun.

Mais cette aspiration à s'unir, loin de dater d'aujourd'hui, apparaît à travers toute l'histoire des Serbes, Croates et Slovénes. Tous les efforts politiques de ceux-ci l'attestent.

Sous le règne de Lioutovid Posavski, ce furent les trois tribus qui soutinrent, comme une seule, la guerre contre les Francs (début du ix^e siècle). Le roi croate Tomislav et le prince serbe Mihailo Vichevitch (début du x^e siècle) sont réunis pour repousser l'attaque bulgare. L'ancien empire serbe entretint toujours les relations les plus étroites avec la République de Raguse, et le tsar serbe Douchan continuait les plans du roi croate Tomislav, lorsqu'il s'efforçait de délivrer la côte dalmate, après la chute de l'indépendance des Croates. Vers la fin du xiv^e siècle, époque des plus critiques, le roi de Bosnie, Tvrtko, accomplit une tentative importante vers l'unité, par l'occupation effective d'une large part des pays serbo-croates, surtout du littoral. C'est en cette occasion que l'on put mesurer les difficultés extérieures entravant encore l'unité yougoslave : la secte des Bogoumiles était alors répandue en Bosnie, et les papes, favorisant au nom de la chrétienté l'offensive des rois magyars, don-

nèrent à ceux-ci mandat d'entreprendre six croisades contre la Bosnie. Au cours de l'une de ces expéditions, le jeune roi, fils de Tvrtko, périt égorgé avec cent soixante-dix nobles bosniaques. Pendant que sous les coups des Magyars, tombaient ainsi les meilleurs parmi les Yougoslaves, ceux dont la mission eût été d'arrêter les Turcs, ces derniers s'avançaient par le sud, en terre slave. De nouveau les Yougoslaves combattirent côte à côte ce nouvel ennemi, dans les rangs des armées autrichiennes. Les comtes slovènes de Tselie (Cilli) conçurent alors un plan général d'unité. Et au xvi^e siècle encore, à la suite de plusieurs révoltes, les paysans croates et slovènes du roi-paysan Matya Goubets tentèrent de créer un Etat national yougoslave.

Migrations et Croisements des Yougoslaves

Un des principaux facteurs de réalisation de l'unité ethnique profonde, fut le croisement perpétuel apporté par les migrations constantes des peuples yougoslaves sous la pression des Turcs. Ce croisement, qui dura du xiv^e siècle au xviii^e, finit par effacer toute barrière ethnique ou politique entre Serbes, Croates et Slovènes. On retrouve aujourd'hui la trace de ces échanges dans la distribution des dialectes, dont les domaines s'entrecroisent et se confondent.

Les Croates se déplacèrent vers le pays slovène (Belokraïna), puis, mêlés aux Slovènes, se fixèrent dans l'ouest de la Hongrie, en Basse-Autriche et en Moravie où on les retrouve aujourd'hui.

Les migrations les plus importantes eurent lieu chez les Serbes. Dès le xiii^e siècle, sous la poussée de l'invasion turque, le centre de l'Etat et le gros de la population se déplacent vers le nord, franchissant même plus tard les limites de la Serbie. Ils se

fixent à l'ouest, dans les pays abandonnés par les Croates, et dans la Hongrie du sud-ouest, où vivaient depuis longtemps des îlots de population yougoslave. Après la chute de l'Etat serbe, les idées d'indépendance passèrent en Hongrie pour y couvrir jusqu'aux jours de restauration nationale. Dimitar, fils du dernier roi de Macédoine, Voukachine, et frère de Marko Kralievitch, est cité comme vassal du roi de Hongrie et gouverneur des contrées situées autour de Vilagos. Plus tard les Serbes arrivèrent en si grand nombre que vers la fin du xv^e siècle, leur chef Vouk Brankovitch (surnommé « le dragon » dans la poésie nationale), reçut le titre de despote et devint aussi puissant que le roi lui-même. En 1526, les Magyars ayant perdu leur indépendance, les Serbes de Hongrie tentèrent de fonder, sous « l'empereur Yovan », un Etat autonome. Ils recommencèrent sous Georges Brankovitch, « le dernier despote », dernier descendant de l'antique dynastie serbe. Celui-ci comptait sur l'appui de l'empereur d'Autriche, mais l'empereur le trahit et le fit emprisonner. Dès ses premiers rapports avec les Yougoslaves, on le voit, la cour de Vienne inaugurait ses perfidies.

Lorsque les Etats indépendants yougoslaves eurent disparu et que l'Autriche eut à soutenir le choc des envahisseurs musulmans, les Yougoslaves se rangèrent aux côtés des Impériaux, les considérant comme alliés et libérateurs. C'est par libre choix que les Croates, en 1526, acceptèrent pour rois les Habsbourg. Quant aux Serbes, ils recevaient sans cesse les plus pressants appels de la part des empereurs d'Autriche, qui leur promettaient la liberté politique et religieuse en échange de leur appui contre les Turcs. Au cours de toutes les guerres qu'eut à soutenir l'Autriche, au nord comme au sud, pendant des siècles, les Yougoslaves furent la muraille vivante de l'empire. Sur certains de leurs territoires, fut instituée l'organisation spéciale dite des « Confins militaires », qui dura jusqu'à la

seconde moitié du XIX^e siècle. Mais malgré leurs services, l'Autriche ne considéra jamais les Yougoslaves que comme outils de guerre, et travailla toujours à les diviser, réprimant toute velléité d'émancipation. Les notables croates, entièrement désillusionnés, tentèrent un dernier effort séparatiste, mais le gouvernement viennois triompha de ce mouvement et fit décapiter les deux chefs, Zrinski et Frankopan (1671). C'est dix-huit ans après cet événement, l'un des plus populaires de la tradition croate, que fut emprisonné le despote serbe Georges Brankovitch. Les Autrichiens le tinrent en geôle jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans, sans cesser d'ailleurs de se servir de l'armée serbe, et comblant le peuple de promesses. Une partie de ces promesses dut même être tenue, et ce n'est qu'en 1790 que les Serbes de Hongrie perdirent leur privilège d'administration politique distincte de celle des Magyars. Quant à leur autonomie confessionnelle, ils la conservèrent jusqu'à nos jours. Pendant la guerre de 1848, où Serbes et Croates combattirent pour leur réunion politique, l'empire reconnut une fois de plus aux Serbes le droit d'élire leurs « Voïvodes », mais ce privilège fut aboli définitivement en 1860. C'est sur le territoire de ce « duché serbe » de Hongrie, qu'eut lieu le réveil de la culture serbe.

Plusieurs migrations serbes, la plupart provoquées par les autorités turques, se dirigèrent vers l'ouest jusqu'en Istrie. A la fin du XVII^e siècle, la plus grande part de la Bosnie, de la Dalmatie, de la Croatie, jusqu'aux limites des territoires de suzeraineté turque, était peuplée de Serbes. C'est dans ces régions (surtout la Dalmatie du nord) que Serbes et Croates reprirent ensemble la lutte contre le Turc (guerres des *ouskotsi* ou *uscoques*). C'est sur ces mêmes territoires que se développa le plus avant, jusqu'à nos jours, la conscience de l'unité nationale.

Depuis 1878, les migrations changèrent de sens :

une grande partie des territoires libérés par les guerres contemporaines du joug des Turcs, fut repeuplée par des immigrants venus du Montenegro, de Bosnie, de Croatie et des pays slovènes.

Mouvements confessionnels

Les mêmes causes extérieures qui divisèrent les Yougoslaves, les divisèrent aussi dans le domaine religieux.

Arrivés aux Balkans avec leur religion païenne, les Yougoslaves avaient reçu le baptême au ix^e siècle, des apôtres Cyrille et Méthode et de leurs disciples. Mais ce mouvement chrétien, parti de Byzance, tomba sous l'influence de Rome en ce qui concerne les Yougoslaves de l'ouest. Chez les Slovènes, l'office religieux en langue nationale fut interdit avant même qu'il eût pu se répandre. Après la conquête par les Bavarois, les évêques de Salzbourg introduisirent la langue latine, et toute trace de la langue nationale dans les actes politiques disparut au commencement du xv^e siècle. Chez les Croates, la papauté mit à profit les difficultés dues aux attaques des Vénitiens et des Magyars. La lutte fut plus sanglante ici — un roi croate en fut victime lui-même — mais enfin la langue latine fut introduite au xi^e siècle presque partout, dans les offices religieux et plus tard dans les actes publics. (Toutefois la langue nationale, pour ceux-ci, se conserva en quelques contrées jusqu'à nos jours). Mais chez les Serbes, dont l'Eglise demeure sous la dépendance du pouvoir civil, non seulement la langue se conserve, mais l'Eglise même acquiert un caractère exclusivement national. Saint Sava, de la dynastie des Nemanitch, proclama l'autonomie de l'Eglise serbe vis-à-vis de Constantinople, et désormais celle-ci devint la propagatrice de la culture nationale et la force principale de l'Etat.

Luka Čelović

L'idée d'unité se trouvait si fortement enracinée chez les Yougoslaves, qu'elle se manifesta jusque sur le terrain religieux. Dans le royaume de Tvrtko la doctrine des Bogoumiles, cherchant à supplanter l'Eglise chrétienne, avait gagné jusqu'aux pays slovènes (xiv^e siècle). Chez les Slovènes, Primoj Troubar essaya de profiter du mouvement protestant pour lutter contre Rome et rétablir le culte national. Il avait constitué une société, dont les membres se recrutaient dans presque tous les pays yougoslaves, pour la publication de livres en langue nationale (xvi^e siècle). Ce mouvement ne fit que s'accroître plus tard, comme le montre l'exemple de Bojidar Raitch et d'Ivan Podgornik (fin du xix^e siècle). Le cas de la localité slovène de Ritsmanie, près de Trieste est caractéristique : Ritsmanie se sépara entièrement de Rome, en demandant la nationalisation de l'Eglise slovène elle aussi. En Croatie, la liturgie nationale résista généralement sans fléchir, et se conserva jusqu'à nos jours en certains endroits. Il y eut à cet égard un nouveau mouvement qui atteignit son apogée au xix^e siècle avec l'évêque Strossmayer. Il importe de noter que les papes avaient autorisé définitivement l'office en langue nationale, dès 1248, et que ce sont les empereurs de Vienne qui s'opposaient au rétablissement de l'Eglise nationale, où ils voyaient un danger politique.

On peut dire d'ailleurs, d'une manière générale, que chez tous les Yougoslaves et en tous temps, les questions religieuses furent subordonnées aux questions politiques et nationales.

Le Mouvement littéraire

Du moment que les aspirations de la conscience nationale se manifestent jusque dans le domaine religieux, on peut s'attendre à les retrouver dans les préoccupations de tous les milieux cultivés. En voici quelques exemples :

Au XVI^e siècle, l'idée d'unité se reflète déjà dans la littérature da^lmate. Bien que catholiques, certains écrivains, comme le poète Loutsitch, glorifiaient les saints orthodoxes et les héros serbes ; d'autres imprimaient leurs ouvrages à Lioubliana, en pays slovène. Au XVII^e siècle, ces tendances vont plus loin. Les uns, comme le poète Barakovitch, donnent le nom générique de « slave » à leur langue et à leur patriotisme. Les historiens Orbini, Vitezovitch, Valvazor (celui-ci slovène), écrivaient l'histoire commune « yougoslave ». D'autres encore, comme Katchitch, proposèrent d'adopter comme langue littéraire commune celle qu'on emploie aujourd'hui. Le poète Goundoulitch célébra l'Etat serbe. Krijanitch, l'une des figures les plus remarquables de la Croatie, travailla pour le rapprochement cultural de tous les Slaves et prêcha l'unité, sans réserve, de tous les Yougoslaves. Le Serbe Dositie Obradovitch, ayant étudié et visité les pays yougoslaves, plaida la cause de l'unité, à la fin du XVIII^e siècle, avec plus de force encore. D'autre part, le prêtre slovène Yarnik répandit parmi ses compatriotes les œuvres de Raïtch, ecclésiastique serbe de la Hongrie méridionale.

LE XIX^e SIECLE

Le Mouvement illyrien. — La Révolution de 1848

Les Révolutions de 1870-78

Au XIX^e siècle, lors du grand réveil des nationalités, le mouvement yougoslave se fit plus intense. Les Etats yougoslaves, devenus plus forts, donnèrent à ce mouvement un caractère énergique de revendication de l'unité. Trois étapes principales marquèrent cette période : le soulèvement de Karageorges et le mouvement illyrien sous Napoléon ; la guerre de 1848 ; enfin les guerres et soulèvements de 1871 à 1882.

A la suite de ses guerres contre Venise et l'Autri-

che, Napoléon I^{er} avait occupé la côte orientale de l'Adriatique et fondé le royaume d'Illyrie, comprenant la Dalmatie et une partie de la Croatie, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie. Le nom provenait de celui des anciens Illyres, que certains prenaient pour les ancêtres des Yougoslaves ; beaucoup d'écrivains appelaient communément ceux-ci du nom d'Illyres. Bien que de courte durée, l'existence de cette Illyrie napoléonienne (1807-1814) est de grande importance historique, car elle marque le premier pas vers une réunion des Serbes, Croates et Slovènes en un seul Etat. Pour la première fois après tant de siècles, la population avait retrouvé le libre usage de la langue nationale dans les écoles et la vie publique, et vu appliquer des principes démocratiques et une bonne administration. Ceci laissa un souvenir éclatant à travers tout le XIX^e siècle, et servit de puissant stimulant lors des luttes nationales qui suivirent, surtout en pays slovène où se trouvait la capitale, Lioubliana. Le poète national Valentin Vodnik, saluant dans ses chants « l'Illyrie ressuscitée », se fait le champion de l'idée yougoslave. Le poète Stanko Vraz, l'un des promoteurs du mouvement littéraire illyrien, abandonna son dialecte pour écrire en langue serbe. Matya Mayar, en Carinthie, édita une grammaire yougoslave. En 1860, les politiciens slovènes Lovro Toman, Louka Svetets et Raslog demandèrent l'union de tous les Yougoslaves, de même qu'Ivan Podgornik en 1890.

En Istrie, dans la lutte contre les Ita'iens, Slovènes et Croates ne formaient qu'un seul et même parti. A l'époque de la renaissance de la culture slave, et surtout sous l'influence des écrivains slovaques P. Chararik et J. Kollar, l'exemple de l'Illyrie provoqua, vers 1830, le célèbre « mouvement illyrien » de Gaï en même temps que le foyer des idées devenait Zagreb. Gaï avait adopté, en littérature, l'orthographe du réformateur serbe Vouk St. Karadjitch ; il voulut introduire également les caractères cyrilliques, mais le gouvernement l'en empêcha. Ce mouvement s'éten-

dit rapidement et revêtit bientôt un caractère politique, mais le gouvernement l'étouffa par la force.

En l'année 1848, tous les Croates et Serbes se soulevèrent à la fois pour s'affranchir du joug des Magyars. C'est le patriarche serbe Rayatchitch qui investit dans ses fonctions le ban Yelatchitch, chef de l'armée. Le prince poète du Montenegro, P.-P. Niegoch, le salua, tandis que la principauté de Serbie lui envoyait ses troupes sous les ordres de Stevan Knitchanine. Mais les mêmes combinaisons européennes qui avaient fait retomber l'Illyrie sous le joug autrichien, déjouèrent le mouvement de 1848. Le régime fut désormais despotique et mit tout en œuvre pour détruire l'accord serbo-croate. Cependant, en 1861, la Diète croate reconnut officiellement la langue « yougoslave » et établit l'équivalence des alphabets latin et cyrillique. L'évêque Strossmayer, avec l'illustre F. Ratchki, fonda l'Académie yougoslave à Zagreb ainsi que l'Université — mais le gouvernement fit défense à celle-ci de s'appeler yougoslave. Strossmayer demeura toujours en relations suivies avec le prince Nicolas de Montenegro ainsi qu'avec le prince Michel, de Serbie, qui se proposait de réaliser l'unité nationale.

Un conflit couvait avec l'Autriche. Dès 1850, le politicien croate Kvaternik affirmait que le salut de la Croatie était dans l'écrasement de l'Autriche, et sollicitait Napoléon III d'achever l'œuvre de Napoléon I^{er}. En 1871, il fut tué au cours d'une révolte qu'il avait provoquée. Un soulèvement analogue avait eu lieu à Krivochie en Dalmatie, tandis que les Serbes de Hongrie soutenaient la lutte, conduits par Svetosar Miletitch.

En 1875, l'Herzégovine d'abord, puis la Bosnie, se soulevèrent pour se délivrer de l'oppression turque. Le Montenegro et la Serbie prirent les armes pour aider leurs frères. Mais ici la désillusion fut plus cruelle encore qu'en 1848, et l'Europe en fut, une fois de plus, responsable. Par la décision du

congrès de Berlin, en 1878, l'armée serbe dut évacuer le district de Kossovo et l'Autriche-Hongrie occupa la Bosnie-Herzégovine... La sanglante insurrection de 1882 fut, en Bosnie, le dernier sursaut de l'existence nationale étouffée. Désormais, l'absolutisme régna sur les terres yougoslaves. Vienne triomphait. Les Dalmates continuèrent à parler du yougoslavisme, mais le bloc était brisé par la force. Pour la première fois, Serbes et Croates se trouvèrent politiquement divisés, et cette période de réaction dura jusqu'à la fin du siècle.

La Nouvelle Phase

Durant un quart de siècle, le mouvement yougoslave fut réprimé par le pouvoir réactionnaire d'Autriche-Hongrie, qui s'efforça : 1° d'écarter toute possibilité d'un mouvement démocratique et radical, par l'application d'un régime absolutiste et bureaucratique ; 2° de paralyser tout effort vers l'unité yougoslave en accentuant les divisions administratives et législatives dans les dix provinces yougoslaves et surtout en s'opposant à tout contact avec les pays serbes indépendants.

Mais la nouvelle génération se préparait à la lutte, qui devait s'exercer sur ce même terrain où s'était placée l'oppression impériale. Il s'agissait : 1° de secouer le régime absolutiste ; 2° de ressusciter l'idée d'unité en réalisant la fusion des partis serbe et croate en un seul.

La première partie de ce programme était sans doute la plus urgente à réaliser, car c'était la condition de toute liberté d'action. En Serbie même, au cours du XIX^e siècle, les luttes intérieures pour le triomphe des principes démocratiques n'avaient pas cessé. On retrouve dans le progrès victorieux et lentement préparé de ces principes, le trait caractéristique du récent mouvement yougoslave, irrésis-

tible et sûr. Au début du xx^e siècle, la nouvelle génération ouvrit brusquement le conflit, sur tous les fronts. En Serbie, elle renverse en 1903 la dynastie austrophile des Obrenovitch. En Croatie, elle détrône l'absolutisme, incontesté depuis vingt ans, du ban Khuen-Hedervary, et en Bosnie celui du ministre Kallay. En 1905, elle débarrasse la Dalmatie du régime du gouverneur baron Handel; enfin le Montenegro reçoit sa Constitution.

Cette œuvre, ainsi achevée, remplissait la période 1903-1908. La seconde partie du programme fut plus difficile à réaliser. Les leaders des partis nationaux étaient préoccupés de questions intérieures. Ils se trouvaient en présence de ruines : après 25 ans de régime réactionnaire, le peuple se trouvait désuni, abandonné, sans organisation du travail. Tout était à reconstruire ; et d'abord, il fallait préparer la masse du peuple, car, ainsi désorganisée, elle n'aurait pu lutter longtemps contre un ennemi extérieur.

En Serbie et au Montenegro, les conditions économiques et militaires sont activement améliorées. En Bosnie, la jeune génération pose les bases de son organisation culturelle et économique (Sociétés « Prosveta », « Napredak », « Gaïret »). En Croatie, en Dalmatie, les jeunes gens, pour la plupart instruits à Prague, se dévouent au progrès social et économique et au bien du peuple. Toutes les classes se trouvent gagnées par les idées avancées et l'on observe un nouveau courant politique : l'accord serbo-croate est rétabli, et la rupture avec Vienne apparaît à la base de toute la politique nationale (Résolutions de Rieka et de Zadar, des députés serbes et croates, en 1905). Le parti de la coalition serbo-croate ne tarda pas à englober presque tout le peuple de Croatie et de Dalmatie, et c'est à ce parti que passa le gouvernement du pays.

A travers toute cette période, tant du côté yougoslave que du côté autrichien, apparaissent les signes d'une formidable ébullition intérieure et de prépara-

tifs importants en vue d'un grand conflit politique. Les premières manifestations du conflit imminent sont: *Narodna Misao* (La Pensée Nationale), Zagreb 1898 ; *Slovenski Youg* (Le Midi Slave), Belgrade 1903 ; et *Youg*, Vienne 1903.

Tandis que les hommes politiques se trouvaient ainsi absorbés par les questions locales, les savants, les écrivains et les artistes s'attachaient énergiquement à la grande propagande yougoslave.

Les Académies de Belgrade et de Zagreb, et les savants slovènes, se concertent pour la publication d'une Encyclopédie yougoslave (1). Les sociétés d'édition : « Matitsa Slovenska », « Matitsa Hrvatska », et « Srpska Knjievna Zadrouga » impriment leurs publications annuelles d'après un programme commun. Les principales revues littéraires ont les mêmes collaborateurs (« Srpski Glasnik » de Belgrade, « Savremenik » de Zagreb, « Slovan » de Lioubliana). Les artistes, groupés en sociétés, font en commun des expositions à Zagreb, Belgrade, Lioubliana, Sofia, Vienne, Rome et Paris. Dans tous les arts, mais surtout en sculpture et en architecture, on assiste à la montée d'un style national yougoslave, où s'expriment surtout la fougue de l'âme et l'invincible énergie de cette race. Les artistes étaient les précurseurs des grands événements qui se levaient à l'horizon.

1903-1915. Après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine

Les approches de l'orage se font sentir de plus en plus. L'organisation nationale serbe, créée en 1907, demande ouvertement l'évacuation par l'Autriche-Hongrie des pays occupés.

(1) Le premier président de l'Académie royale serbe des Sciences fut Joseph Pantchitch, originaire de Croatie, tandis que le principal secrétaire et collaborateur de l'Académie de Zagreb était le Serbe Djouro Danitchitch.

D'ailleurs la monarchie dualiste active elle-même les préparatifs de conflit. C'est elle qui, au printemps de 1908, ouvre le procès monstre de haute trahison contre 53 Serbes de Croatie. La tendance de ce procès apparaît assez clairement dès les premiers mots de l'acte d'accusation : « Les Serbes sont les plus grands ennemis des Croates... » La même année, en automne, l'empire annexait la Bosnie-Herzégovine.

Cet acte avait pour but de porter un nouveau et terrible coup à l'idée yougoslave. Le régime dictatorial fut rétabli. Cette fois, afin d'abaisser le prestige de la Serbie, Vienne se servait d'une arme nouvelle : le trialisme. Il s'agissait de l'union de tous les pays yougoslaves d'Autriche-Hongrie en un seul Etat croate, adjoint à la monarchie dualiste sous le régime de l'union personnelle. C'était un piège habile. On eût flatté les Croates dans leur tradition et leurs droits, en paralysant le rôle des Serbes, jusqu'à ce que Serbes et Croates fussent de nouveau brouillés. D'autre part, en promettant l'union par la voie parlementaire, le trialisme enrayait la nouvelle tactique radicale qui devenait dangereuse.

Mais cette fois la tentative de réaction n'eut pas de succès. En 1908, le mouvement yougoslave ne pouvait plus se résigner à se voir étouffé comme en 1815, en 1848 ou en 1878. La phase atteinte par ce mouvement était trop avancée déjà, pour qu'il fût question de tout arrêter. L'annexion elle-même, à la vérité, n'avait pas été une défaite ni un recul de l'idée yougoslave, mais un coup porté par surprise aux Yougoslaves qui se préparaient depuis 1903. En livrant bataille dès 1908, l'Autriche-Hongrie savait que ses adversaires n'étaient pas prêts. Il fallut donc éviter le conflit — et on y parvint, en effet, déjouant les plans de Vienne. Mais le plus clair résultat de la tactique impériale, dont l'apogée fut atteinte en 1908, fut d'exciter chez les Yougoslaves plus de haine encore, jointe au désir de vengeance.

Les actes de l'Autriche-Hongrie, en 1908, qu'on s'en

souviennne, n'étaient qu'une part du programme général de l'empire, programme si chargé d'actes du même genre. Soutenue par l'Allemagne, l'Autriche avait lancé un défi à l'Europe entière en humiliant la Serbie par un ultimatum qui exigeait la reconnaissance de l'annexion. Dès lors, les chicanes sont incessantes : l'Autriche s'oppose à l'union douanière serbo-bulgare, déclare une guerre économique à la Serbie, met obstacle à la sortie de celle-ci sur l'Adriatique, invente de toutes pièces l'affaire du consul Prohaska, adresse un nouvel ultimatum au sujet de Scutari, pousse les Albanais à la révolte, les soutenant par un nouvel ultimatum. C'est l'Autriche qui engage les Bulgares à rompre l'alliance balkanique, qui, ayant effectué une coûteuse mobilisation, s'en sert pour menacer à tout propos, qui calomnie sans cesse et systématiquement le peuple serbe devant l'Europe. Le procès de haute trahison de 1908 n'était que l'application d'un de ses procédés les plus habituels. Lors du mouvement national du début du XIX^e siècle, elle avait accusé certains Slovénes d'être à la solde de la Russie. En 1840, elle avait eu recours aux procès de haute trahison contre les « Illyres » de Croatie. En 1870, ce sont de nouveau les rapports avec la Russie et la Serbie qui sont invoqués. Mais cette fois, l'auteur des documents accusateurs falsifiés se dénonça de lui-même. La fausseté des documents fabriqués pour le procès de Zagreb de 1908 éclata au cours du procès Friedjung à Vienne, du procès Vasitch à Belgrade, et surtout à la suite des révélations du professeur Masaryk, lors de sa discussion avec le ministre d'Ærenthal aux Délégations autrichiennes. Néanmoins, l'Autriche continua d'employer les mêmes procédés, accusant la « propagande panserbe » à propos de tout désordre intérieur. A Lioubliana, commença un nouveau procès, bientôt suivi de plusieurs autres en divers lieux. Pendant les deux dernières années, il en fut intenté onze, dont la plupart inculpaient des collectivités entières.

Bref, la lutte contre les Yougoslaves avait fini par se poursuivre dans une atmosphère insupportable de calomnie et d'irritation. Il s'agissait de déguiser le mouvement réel et spontané des Yougoslaves de la Monarchie, mouvement chaque jour grandissant, comme une sorte d'ouvrage artificiel de la propagande serbe, et l'idée nationale yougoslave comme une idée d'importation. Heureusement, la Serbie qui se trouvait ainsi visée fit preuve de prudence et se borna à se tenir prête, grâce aux associations de la « Narodna Odbrana » et de la « Koultourna Liga ». Mais, à l'intérieur même de la Monarchie, le mouvement entraînait dans une phase radicale et décisive.

Union de la Jeunesse Yougoslave

Ce fut le nom donné au mouvement national par la génération universitaire actuelle qui entra en jeu désormais comme facteur nouveau. Elle s'était déjà fait entendre (« Hrvatski Diak » à Zagreb et à Prague) et avait même entrepris de s'organiser plus largement (manifestation et congrès de Brno (Brunn) et de Prague). Toutefois, jusqu'à l'annexion, elle n'avait fait que collaborer avec les divers partis politiques. Le coup porté par l'annexion fut ressenti plus vivement par la jeunesse universitaire que par toute autre classe, et y détermina d'enthousiastes résolutions de résistance. Elle devint l'extrême-gauche du nationalisme yougoslave. Elle établit son programme sur deux bases essentielles : 1° Elle se déclare l'adversaire du Trialisme, et revendique non pas l'union partielle des Yougoslaves d'Autriche, mais l'union totale, hors de l'Empire ; le centre de gravité de la conception étatique passe de Zagreb à Belgrade, et la Serbie devient le Piémont des Yougoslaves. 2° En conséquence de ce programme précis, la Jeunesse adopte résolument une tactique radicale, et s'y consacre de toute son activité.

On voit apparaître une série de publications, inspirées de ce programme de la Jeunesse. D'abord à Vienne en 1910, « Zora » (l'Aurore). Puis « Val » à Zagreb et Prague ; « Youg », « Ouyedinienie » et « Zastava » à Split ; « Novi Jivot » à Rieka ; « Napredniak » à Chibenik ; « Srpska Omladina » à Saraievo ; « Novi Srbin » à Sombor ; « Preporod » et « Napredniak » à Belgrade ; « Vihor », « Nova Rietch » et « Narodno Yedintsvo » à Zagreb. Chez les Slovènes « Preporod » à Lioubliana, puis « Glas Youga » et « Omladina », et « Yougoslavia » à Trieste. En 1914, paraît à Prague « Yougoslavia », organe central de tous ces groupes. A Genève est éditée en outre « Vila », et en Amérique plusieurs journaux radicaux, par les organisations locales. Toute la période qui s'étend de l'annexion à la guerre actuelle, n'est qu'un incessant conflit entre la jeunesse et le régime impérial. Celui-ci, surpris de cette résistance nouvelle, entame une lutte sans merci contre la jeunesse et ses organisateurs, et plus spécialement contre les écoles secondaires. Expulsions et incarcérations des élèves sont à l'ordre du jour. Mais le mouvement subsiste malgré tout et se développe. . . A l'oppression des autorités, la jeunesse riposte de façon imposante : en 1908, elle salue respectueusement les accusés du procès de haute trahison, torturés dans les prisons de Zagreb ; et lorsque les persécutions policières s'attaquèrent à l'Université de Croatie, atteignant même les professeurs, 1.400 étudiants quittèrent la ville, d'un commun accord, émigrant vers Belgrade et vers Prague, en signe de protestation, et prouvant ainsi qu'ils étaient prêts à la lutte. De plus en plus, leurs organisations « slovènes », « croates » ou « serbes » fusionnent en organisations « yougoslaves ». Les conflits avec les autorités se multiplient. Une dizaine de milliers d'étudiants de toutes les fractions yougoslaves de la Monarchie, élèves des écoles secondaires, manifestèrent à trois reprises, et des bagarres sanglantes eurent lieu enfin à Zagreb, à Lioubliana, à Mostar, à Dou-

brovnik, à Split, à Brno, à Prague, à Vienne et à Budapest.

En présence d'un tel état de choses, les organisations ne pouvaient plus maintenir de discipline individuelle sur les jeunes gens. Bien que les journaux prêchassent la modération, il ne fut pas possible d'empêcher certains étudiants, plus enflammés que les autres, de répondre à la force par la force. En 1908 déjà, dans la première excitation des esprits, après l'annexion, Jeraitch, étudiant originaire d'Herzégovine, avait tiré sur le gouverneur impérial de Saraievo, au moment où celui-ci inaugurerait solennellement le nouveau régime. A Zagreb ensuite, où la Diète était dissoute plusieurs fois, coup sur coup, et où l'oppression gouvernementale se doublait de l'entreprise de magyarisation, quelques jeunes gens croates se livrèrent à cinq attentats consécutifs contre les représentants du régime (Youkitch, Doitchitch, Planinchchiak, Chefer et Hertsigonia). Tous ces attentats politiques, ainsi que celui de Vienne (Niegoch), sont l'illustration déplorable de la situation intérieure de l'Autriche-Hongrie.

Les Guerres Balkaniques

Durant toute cette période, les hommes politiques de Serbie se trouvaient aux prises avec une grande œuvre, mais dans une tout autre direction. Au ^{xx}^e siècle comme du temps du vieil empire serbe, le front principal était celui du sud-est : il fallait, avant toute chose, que la question nationale fût résolue de ce côté-là. Aidée de la bienveillance de quelques puissances, et sous la traditionnelle et effective protection de la Russie, la Serbie, par le moyen de l'alliance balkanique, liquida le problème national vis-à-vis de la Turquie.

A la suite des guerres balkaniques de 1912 et de 1913, le rôle de la Serbie apparut clairement à tous. Ce n'est point sa force militaire seule qui lui gagna

toutes les sympathies, mais le caractère évident de la justice de sa cause et de la cruauté du long martyre enduré. La deuxième guerre fut peut-être celle qui fit le mieux ressortir ce caractère. C'est alors que les politiciens yougoslaves les plus réservés jusque-là, vinrent s'associer pleinement à l'idéal de la Jeunesse. A la réunion de Zadar, en 1912, tous les délégués du pays vinrent soutenir que l'idée nationale était identique chez le peuple tout entier, sans distinction de confession ni de parti. Cette idée avait pénétré dans les couches les plus profondes de la population, qui s'associait par de larges dons à l'entreprise militaire serbe. Il est très important de remarquer que toute la contrée slovène se trouvait embrassée dans ce mouvement. Quelques notables se prononçaient ouvertement déjà pour l'unité, tandis que des milliers de gens du peuple organisaient des manifestations pour acclamer la Serbie comme libératrice.

Cette fois l'Autriche réagit plus violemment que jamais. En Dalmatie, les conseils municipaux furent dissous. En Bosnie, l'opposition fut qualifiée d'anti-dynastique, les éléments serbes furent traduits en conseil de guerre, on supprima toutes les organisations serbes. En Hongrie du sud, les Serbes se virent privés de leur autonomie, la langue nationale fut interdite dans les écoles, et l'on confisqua les fonds nationaux. Dans les pays slovènes, on défendit la réunion solennelle des sociétés yougoslaves « Sokol », et l'autorité terrorisa les électeurs par la violence. C'est surtout la Jeunesse qui fut persécutée. Mais elle était devenue plus forte que jamais. Des jeunes gens des trois fractions yougoslaves de l'empire s'en allèrent combattre dans les rangs serbes, et tout le peuple les approuvait.

Il ne restait qu'à parachever l'organisation intérieure. A l'occasion du centenaire du grand poète yougoslave Niegoch, en 1914, à Zagreb et à Prague, un plan détaillé fut élaboré en vue de la centralisation complète des efforts de la jeunesse. La même

année, pour l'anniversaire de Kossovo, et lors des fêtes du cinquantenaire de la Société « Zora », ce programme devait être proclamé solennellement. Les délégués de presque toutes les institutions nationales étaient venus saluer l'initiative de la Jeunesse. Mais la séance fut interrompue par la police.

De l'infortuné pays yougoslave, parvint alors la nouvelle d'une tragédie, qui jeta le désarroi dans le monde. Depuis quelques mois, en Bosnie, l'on avait concentré des troupes en vue de grandes manœuvres sur la frontière serbe. En ce même jour de Kossovo, qui avait vu la chute du vieil Etat serbe, en 1389, pour cette même fête du Vidov-Dan, le prince héritier d'Autriche-Hongrie, le premier des anti-yougoslaves, s'en vint tout exprès du front de ses manœuvres pour effectuer une entrée démonstrative dans la capitale de la Bosnie... Alors quelques jeunes Bosniaques l'attendirent au passage et le tuèrent.

Fidèle à ses traditions, l'Autriche-Hongrie avait trouvé un nouveau prétexte pour accuser les gouvernements de Serbie et de Russie. Elle s'en servit pour provoquer le conflit qui devint aussitôt la guerre européenne. Après ce que nous avons dit du mouvement yougoslave, et surtout après les révélations apportées par les Cabinets européens, nous n'avons rien à ajouter sur le caractère factice des prétextes de la guerre contre la Serbie.

La Terreur d'aujourd'hui

Aujourd'hui, tout le pays yougoslave est en flammes et en ruines. Aussitôt après l'attentat de Sarajevo, les autorités de Bosnie et de Croatie poussèrent la population au pillage et à la destruction des propriétés serbes. Toutes les organisations serbes furent supprimées, et les fonds confisqués. Les régions limitrophes des royaumes indépendants furent éva-

cuées. Une partie des villages fut incendiée, le reste repeuplé par des Magyars et des Allemands qui devinrent propriétaires des biens confisqués par décret. Environ 200.000 habitants évacués du Banat, de Batckka, de Sirmie, de Bosnie, d'Herzégovine, furent jetés sur le sol de Serbie et de Montenegro. Le 7 octobre 1914, fut promulguée en Bosnie une loi ordonnant la confiscation des biens de tout sujet suspect, et récemment, cette mesure fut étendue à toute la Monarchie. Près de 10.000 personnalités prises parmi les plus en vue, ainsi que la presque totalité de la Jeunesse yougoslave, furent jetées en prison, soit à la veille de la guerre, soit au début de celle-ci. On inaugura une série de procès de haute trahison d'une envergure sans précédent. Par les décisions de tribunaux sommaires, des milliers de gens furent exécutés. Tous les hommes de 18 à 50 ans qui n'étaient pas emprisonnés furent incorporés dans l'armée autrichienne. Quant à ceux qui avaient pu s'échapper, comme ceux qui avaient la chance de se trouver hors des frontières, c'est dans l'armée serbe qu'ils s'enrôlèrent...

C'est ainsi qu'aujourd'hui les Yougoslaves mènent une dernière fois la guerre contre l'Autriche-Hongrie. Des deux côtés, on regarde cette guerre comme une lutte de vie ou de mort. Les mesures prises par l'Autriche-Hongrie, cette fois, sont telles que le mouvement yougoslave doive en demeurer écrasé à tout jamais. Mais si les Yougoslaves sortent victorieux de la bataille, rien ne saurait plus empêcher la formation d'un Etat commun unissant Serbes, Croates et Slovènes.

Tels sont, en résumé, la phase présente du mouvement yougoslave, et l'état actuel des esprits en ce qui le concerne.

L'UNITE YOUGOSLAVE

La langue, l'art et la tradition

Ce n'est pas seulement par leurs efforts vers l'unité que les Serbes, Croates et Slovènes prouvent qu'ils sont un seul et même peuple. Ils sont demeurés liés malgré toutes les divisions politiques, et bien qu'ils aient été exposés durant des siècles à l'influence de civilisations différentes. Ils sont liés par tout ce qui peut caractériser une race : la langue, l'art national, les traditions, les mœurs, le type, la mentalité, bref toutes les formes de l'énergie ethnique.

La Langue. — Comme tant d'autres, la langue yougoslave comporte plusieurs dialectes. Mais entre les contrées les plus éloignées, ces dialectes sont bien plus semblables qu'il n'arrive en Italie, en France, en Allemagne, en Russie, pays ayant déjà réalisé leur unité.

L'art national et la tradition. — On retrouve ici le même caractère homogène. Chez les Yougoslaves, on ne saurait guère séparer les notions d'art et de tradition nationale : leur art reflète leur douloureuse histoire, et, d'autre part, leur histoire n'est qu'un enchaînement de poèmes... Elles furent trop brèves, les périodes pacifiques où l'art yougoslave put naître et s'épanouir. Mais la vraie tendance profonde de la race yougoslave la portait vers la paix, et le caractère fondamental de son art, malgré les tourmentes politiques, est essentiellement de douceur. Heures fugitives où chantait l'âme yougoslave, lorsqu'au lieu de la flamme des incendies, une légère fumée bleue s'échappait du toit de chaume des maisons heureuses, et que sur la route, au village délivré de la soldatesque ottomane, on entendait jouer les enfants, et au loin les grands bœufs mugir... La

plupart des œuvres d'art furent conçues aux siècles d'esclavage, et c'est de guerre et de sang qu'on y parle, le plus souvent. Et cependant, toujours y reparait quelque douce rêverie généreuse, et le songe y oscille entre l'image de la patrie perdue, et l'attente des jours meilleurs.

On y rencontre d'ailleurs, plus qu'en toute autre littérature slave, les gestes violents, les brusques sursauts, les passions fatales. Ceci évoque les vestiges des races autochtones, races énergiques, assimilées par les Yougoslaves ; et aussi les brusques différences géologiques et climatériques rencontrées en terre yougoslave ; et aussi l'état d'insécurité politique sans exemple, de menace incessante, grâce auquel les Yougoslaves, agriculteurs d'instinct, ont pu devenir une race guerrière par excellence. Conformément à l'allure générale de leur histoire, c'est la poésie épique, chez eux, qui vient au premier rang. C'est un trait propre des Yougoslaves que cette faculté de s'être formé, de leur histoire, l'idée la plus élevée, sachant retenir de leurs actes quotidiens tout élément de beauté, d'éternité, d'humanité profonde, pour en faire aussitôt la substance de leur poésie. Leurs héros chantés ne sont point de simples colosses cuirassés de fer, forces massives ne cherchant qu'à vaincre. Ce sont toujours des champions de la justice, ou des martyrs de la liberté. La plupart de leurs anciens rois sont devenus des saints.

Tel est le caractère général de l'esprit yougoslave et de son expression artistique.

On distingue plusieurs cycles successifs dans la poésie nationale. Mais les deux principaux se rapportent, l'un à Marko Kralievitch, l'autre à la bataille de Kossovo. Non seulement ils sont devenus le trésor commun des Yougoslaves, mais aussi les foyers de toute tradition. C'est dans la conception monumentale de ces deux épopées qu'on peut mesurer, mieux que nulle part ailleurs, l'idée large

et sûre de l'unité, et l'étendue de la mission nationale.

Marko Kralievitch, selon l'Histoire, fut un des princes serbes de Macédoine, pays qui tomba le premier sous le joug turc, et jusqu'à nos jours le plus éprouvé de tous. Marko, dans la tradition, fut chanté comme le symbole de la race yougoslave, dont il personnifie les qualités et défauts essentiels. Sa vie est le reflet de la destinée même des Yougoslaves. Plus fort et meilleur que ses ennemis, mais isolé, il se voit contraint de prêter à l'étranger ses services. Sur son gigantesque cheval pommelé, le voyageur aux larges épaules parcourt les pays asservis. Tous les attributs de cette figure, conçue dans les ténèbres de l'esclavage, concourent à la rendre plus sombre et plus monumentale. Conscient de sa valeur morale, le Yougoslave ne peut s'expliquer la fatalité qui le contraint à vivre en servitude. Mais Marko Kralievitch, le bon géant, image de la force nationale, n'a pu mourir : sûrement il dort quelque part dans les montagnes, et doit ressusciter pour conduire le peuple au jour de la délivrance. Cette admirable et naïve croyance s'est conservée jusqu'à nos jours. En 1912, comme retentissaient les premiers grondements du canon, tandis que du fond du Montenegro les bergers descendaient du Dourmitor pour venir endosser leur uniforme, le bruit courut parmi eux qu'on avait vu Marko passer à cheval. Plus tard, à la bataille de Prilep, devant les ruines du château de Marko, les soldats serbes affirmèrent avoir vu son spectre se lever devant l'armée. Ces guerriers rêveurs sont-ils bien les rudes vainqueurs, que trois guerres successives, en trois ans, n'ont point lassés ?

Si ce héros national put être transmis, des Serbes, à tous les Yougoslaves, c'est qu'il personnifiait d'abord la race elle-même. Aussi rencontre-t-on, jusque dans les coins les plus reculés du pays yougoslave, des empreintes du pas de son cheval, impri-

mées dans le roc... A Pola, en Istrie, bien loin vers le nord-ouest, on regarde les ruines d'un amphithéâtre romain comme le tombeau de Marko.

Cette transmission des traditions à toute la race s'observe davantage encore pour le cycle de Kossovo. Au cours des migrations dont nous avons parlé, un champ près de Zadar en Dalmatie fut appelé Kossovo, par les émigrants qui avaient apporté le nom avec eux. On transféra en même temps les noms des églises et divers détails, qu'on n'avait pas oubliés. Peu à peu, on en vint à s'imaginer que la bataille avait eu lieu sur ce champ de Dalmatie...

Le peuple, par sa tradition, transportait l'histoire serbe en pleine Croatie. L'épopée de Kossovo passait ainsi chez les Croates et les Slovènes, à titre de trésor commun. Or ceci est important, et prouve que l'idée d'unité et de partage des traditions était bien vivante, car Kossovo n'est point une épopée de la race yougoslave, mais le pur poème du nationalisme serbe. Miloch Obilitch, le héros principal, qui tua le sultan Mourad, ne représentait d'abord que l'intrépidité guerrière du Serbe, et le dévouement suprême à l'idée nationale. Aujourd'hui, c'est le héros idéal et l'exemple de tous les Yougoslaves.

Ainsi la tradition nationale des Serbes, Croates et Slovènes se concentrait autour des mêmes idées, des mêmes héros, des mêmes événements. Et bien que ces épopées remontent aux temps de division, de désastre et d'agonie, on y retrouve les traits et l'apologie du pur nationalisme yougoslave le plus proche de nous.

Ces caractères de la poésie nationale, nous les retrouvons dans toutes les autres branches de l'art yougoslave. L'ornementation, la broderie, le jeu des lignes et des couleurs, et la musique, concourent à l'expression des mêmes sentiments, qui se reflètent aussi bien dans leurs contes, proverbes, coutumes.

Tout ceci appartient en commun aux Yougoslaves, car nul ne saurait tracer de limite entre les arts et les coutumes serbes, croates ou slovènes. Et c'est par l'insignifiance des différences superficielles qu'on peut reconnaître, dans ses manifestations pures et directes, l'unité du génie de la race.

Les Confessions — Les Alphabets

D'une manière générale, la majorité des Serbes est orthodoxe ; les Croates et les Slovènes sont catholiques ; on trouve en outre des protestants en Hongrie, et de nombreux musulmans en Bosnie et dans l'est du pays. Cette diversité de confessions ne constitue nullement un argument contre l'unité des Yougoslaves. De tout temps ceux-ci travaillèrent, en effet, en vue d'un rapprochement religieux. D'autre part le sentiment religieux fut toujours subordonné chez eux au sentiment patriotique. Enfin les différences de religion ne correspondent nullement aux différences de nom entre Serbes, Croates et Slovènes, et les confessions se trouvent tellement entremêlées qu'on ne saurait leur assigner de domaine territorial respectif. L'orthodoxie s'est répandue dans la Dalmatie du nord, et au centre de la Croatie ; on trouve des catholiques à travers toute la Dalmatie méridionale, jusqu'à Petch au Montenegro, et même jusqu'en Nouvelle Serbie.

Dans notre exposé historique du Mouvement Yougoslave, nous avons montré qu'il existait au début une unité religieuse, qui fut plus tard brisée par les conflits extérieurs des puissances d'Occident et d'Orient.

Depuis qu'aux pays yougoslaves, le christianisme avait admis le maintien de la langue nationale, faisant encore bien d'autres concessions aux vieilles coutumes, son évolution est passée par les mêmes phases que celle du nationalisme lui-même. En terre

slovène, où le service slave disparut en premier lieu, le culte des saints Cyrille et Méthode est plus fervent et développé que nulle part ailleurs. Jusqu'au ^{xx}^e siècle où il tomba partiellement sous l'influence des Jésuites viennois, le clergé slovène fut l'un des meilleurs gardiens de la langue nationale contre toute tentative étrangère. Jusqu'à hier, les prêtres serbes prenaient part aux guerres contre les Turcs comme officiers de milice ; et il en fut de même des Franciscains croates en Bosnie et en Dalmatie, qui furent les pionniers de l'idée nationale et dont quelques-uns furent des écrivains très populaires (Divkovitch, Katchitch, Posilovitch, Martitch).

Par le mouvement religieux, dès ses débuts, les Serbes s'étaient liés aux Croates. Dès la première phase de la lutte nationale, le prince Mihaïlo de Serbie prenait part, avec ses notables, à l'assemblée de Split. Et c'est en Serbie, à la suite des guerres balkaniques, en 1913, que la question religieuse fut définitivement résolue par le Concordat conclu avec le Saint-Siège, introduisant le culte en langue nationale pour les sujets catholiques. Un archevêché catholique existait déjà au centre de l'ancien Etat serbe de Zeta, à Bar, en 1067. Nemanja, le fondateur de la grande dynastie serbe, était né catholique. Ce n'est qu'à partir du ^{xvi}^e siècle, lorsque l'Eglise serbe demeura la seule organisation autonome comprenant tous les Serbes, que la notion de religion orthodoxe vint presque se confondre avec la notion de nationalité serbe. C'est plus tard encore, que l'alphabet cyrillique, jusque-là usité par tous, fut abandonné par les catholiques pour l'alphabet latin. Les musulmans de Bosnie ne le quittèrent qu'une fois sous le régime autrichien.

L'antique alphabet slave s'appelait « glagolitsa ». Les caractères réformés ou « tchirilitsa » le remplacèrent rapidement, étant beaucoup plus pratiques. Les plus anciens documents serbes et croates furent écrits dans ces alphabets, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, les autorités croates se servaient encore des caractères cyrilliques, et les écrivains croates les employèrent encore au XVIII^e. On trouve actuellement des ouvrages catholiques publiés en caractères cyrilliques, et réciproquement des ouvrages d'auteurs orthodoxes publiés en caractères latins.

Nous n'avons pas à envisager ici le développement éventuel de ces tendances de rapprochement confessionnel. D'une façon générale, le programme yougoslave n'empiète pas sur le domaine religieux et demeure sur le terrain des questions nationales et sociales. Mais il importe de mettre en lumière ce trait significatif de leur caractère, à savoir qu'il n'a jamais surgi entre eux de conflits causés par l'intolérance religieuse, celle-ci étant inconnue chez eux (1).

Luttes ethniques

C'est par leurs luttes contre les races voisines que s'est manifestée le plus fortement l'unité des Yougoslaves. Il faut distinguer, dans l'histoire, les lut-

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, un événement de haute portée nationale est venu leur donner confirmation :

Le 24 août 1915, eut lieu à Chicago une réunion des prêtres yougoslaves des Etats-Unis (où la colonie yougoslave est fort nombreuse). Catholiques et orthodoxes votèrent une résolution demandant « la délivrance de tous les Yougoslaves, qui sont un seul peuple par le sang, la langue et les aspirations, et leur réunion en Etat indépendant. Les différences confessionnelles, qu'on avait exploitées comme le plus grand obstacle à l'union nationale, ne nous paraissent nullement, à nous, représentants des deux cultes existants, s'opposer au développement du peuple constitué en Etat. La Serbie et le Montenegro ont donné jusqu'ici un exemple de concorde fraternelle entre orthodoxes et catholiques vivant dans un même Etat... Nous déclarons ceci, en notre nom et au nom de nos frères asservis d'Autriche-Hongrie, étant convaincus qu'ils diraient la même chose, s'ils pouvaient parler ». (V. le *Bulletin Yougoslave* du 15 octobre 1915).

tes politiques des luttes de race. Au temps de la dispersion des Etats yougoslaves, que ceux-ci fussent victorieux ou écrasés, les énergies ethniques restaient intactes, vigoureuses. La race lutta contre les Grecs, puissants au Moyen-Age ; contre les Bulgares ; contre les rudes Albanais, et les Turcs, oppresseurs séculaires, qui furent vaincus à leur tour ; contre les Italiens sur le littoral et contre les Vénitiens, bientôt repoussés, et qu'on ne vit revenir qu'après la chute de l'indépendance ; enfin, vers le nord, contre les Allemands et les Magyars, en résistant vaillamment aux invasions des meilleurs soldats des Alpes et de Pannonie, et au terrible régime de dénationalisation qu'ils apportaient avec la conquête. La plupart du temps, il n'y eut même pas d'autre lutte que la lutte ethnique, car les Yougoslaves étaient sujets des Etats qu'ils combattaient au nom de l'idée de race, et c'est tout récemment qu'on vit se préciser l'idée d'Etat national. Il ne s'agissait jusque-là que de la défense des coutumes et de la langue. Or si la race a su combattre en des conditions si graves, poussée par des mobiles si limités, quelle force n'aura-t-elle pas aujourd'hui que la conscience nationale s'est précisée si puissamment, grâce au prestige croissant de l'Etat serbe ?

On ne saurait trop insister sur ce caractère ethnique, donc indéracinable, de la résistance yougoslave, et il faudra en tenir compte, avant toute autre considération, lors du tracé des frontières de l'Etat yougoslave futur.

Facultés civilisatrices

Aujourd'hui, si l'applaudissement du monde va vers les qualités guerrières de l'armée serbe, il serait toutefois injuste d'oublier les facultés et dis-

positions de toute la race yougoslave à l'égard du progrès, de la culture et de la civilisation. Leur poésie nationale mérita l'admiration de Goethe, Walter Scott, Browning, Pouchkine, Mickievicz, Nodier, Mérimée, Fortis, Tommaseo, Herder, Grimm, Humboldt, et de tant d'autres, et certaines de ses productions comptent parmi les plus nobles œuvres de l'esprit humain. Le souvenir qui demeure des anciens Etats yougoslaves s'attache moins au nombre et à l'étendue des campagnes de guerre, qu'aux résultats civilisateurs, et aux monuments que ces Etats nous ont laissés. Des siècles se sont écoulés depuis leur chute, mais le voyageur rencontre à chaque instant les ruines des tours, des châteaux, des monastères où fleurissait un art très pur. Certaines œuvres décoratives de Dalmatie, remontant au XII^e et même au IX^e siècle, ne peuvent être attribuées à l'influence italienne. Certains manuscrits comptent parmi les plus anciens monuments écrits du monde slave (les *Fragments de Freisingen*, l'*Evangile de Miroslav*). De la seule période qui s'étend de l'ancien empire serbe jusqu'au XV^e siècle, on conserve 2.000 manuscrits, des plus divers. La culture de l'ancienne République de Raguse a produit les meilleurs ouvrages slaves de l'époque (XV^e-XVI^e siècle). Le Code du tsar Douchan (XIV^e siècle) témoigne de tendances sociales si avancées, qu'on en chercherait vainement un autre exemple en ce temps-là. Chaque fois qu'une grande idée parvint jusqu'aux Yougoslaves, de quelque direction que ce fût, ils l'adoptèrent, sans que leur originalité nationale y perdît rien.

Lorsqu'on apprécie le degré actuel de civilisation et de productivité de l'esprit yougoslave, on ne doit pas oublier la durée du sombre régime d'oppression turque, régime qui se fit sentir dès le XIV^e siècle en certaines provinces, brisant tout progrès social, et qui dura, pour la Macédoine par exemple, jusqu'à hier. La résurrection civilisatrice proprement dite, chez les Yougoslaves, remonte à

quelques dizaines d'années à peine. Néanmoins, à l'exposition de Rome en 1911, par exemple, on put offrir à l'Europe des œuvres d'art de premier ordre, et faire entrevoir les plus riches espoirs. L'aptitude à la culture, chez les Yougoslaves, témoigne non seulement des qualités d'homogénéité de cette race, mais de dispositions vivaces, fécondes et nobles. Dans l'intérêt du progrès le plus général, le temps est venu de leur donner définitivement la possibilité d'un libre épanouissement, succédant à l'éternelle consommation des guerres sans fin.

C'est là le principal argument en faveur de l'Etat yougoslave.

L'unité économique

Comme le peuple qui l'habite, le pays yougoslave présente une compacte, indivisible unité. On peut y distinguer deux zones : celle du sud, appuyée à la mer Adriatique, est montagneuse et stérile. Celle du nord est formée de vallées fertiles. La première est obligée d'importer chaque année les produits indispensables à la vie. L'autre demanderait plutôt des consommateurs pour l'exportation de ses produits d'élevage et d'agriculture. Le golfe de Trieste, l'Istrie, le littoral de Croatie, de Dalmatie, d'Herzégovine et de Montenegro sont parmi les pays les plus pauvres et stériles de l'Europe. Par contre leur hinterland : Serbie, Bosnie, et surtout Slavonie, Banat et Batchka, comptent parmi les plus fertiles. Il s'ensuit une étroite liaison entre ces deux zones, par l'exercice des lois économiques les plus simples. Des rapports analogues unissent les régions de l'ouest et de l'est. On put connaître clairement, au cours des dernières guerres balkaniques, de quelle importance vitale était pour la Serbie le libre débouché sur les ports adriatiques, et notamment la possession des rades de Dalmatie qui constituent l'issue naturelle de la plupart de ses

exportations. De même le pays slovène, seule région industrielle yougoslave, se trouve naturellement appelé à se tourner vers les autres provinces, où l'industrie n'est pas développée.

Cette unité économique, l'Autriche-Hongrie l'a brisée. Elle s'est toujours opposée aux relations de la Serbie et du Montenegro, et a rendu impossible tout rapport direct entre ces pays libres et les territoires yougoslaves de la monarchie. Elle a systématiquement cherché à encercler et isoler de toutes parts le royaume serbe (n'en citons pour exemples que les tentatives pour faire échouer le projet du chemin de fer Danube-Adriatique, et la guerre douanière), et en lui fermant toute issue vers la mer, elle l'a voulu rendre économiquement vassal de Vienne et de Budapest, afin de lui imposer les conditions douanières les plus dures. D'autre part, toujours divisant pour régner, l'empire multipliait les barrières entre ses provinces yougoslaves.

Par suite de l'organisation dualiste, les intérêts économiques d'Autriche et de Hongrie se trouvaient constamment aux prises, en terre yougoslave. Chacune exploitait ses provinces, de sorte que les centres économiques se trouvèrent portés artificiellement à Vienne et à Budapest.

En dérogeant à la convention de 1867, la Hongrie s'est emparée de Rieka (Fiume), l'antique port de la Croatie, et en s'emparant de la direction administrative et législative du budget croate, elle s'en est approprié simplement les plus claires recettes. Les tarifs ne furent institués que suivant les seuls intérêts de la Hongrie, ce qui paralysa tout développement de l'industrie et du commerce, tant en Croatie qu'en Bosnie. Le transport direct des machines d'un lieu à l'autre, en Croatie même, revient plus cher que si l'on passe par Budapest. Pour des raisons politiques, la question agraire, en Croatie, Slavonie, et surtout en Bosnie, est demeurée en suspens et il en résulte les plus grands maux. Les voies

ferrées qui, rationnellement, devraient relier entre elles les provinces, sont très rares, et la plupart ne sont que des lignes stratégiques. La plus funeste conséquence de cet état de choses entre Autriche et Hongrie, fut de séparer la Dalmatie de son hinterland. Celui-ci, privé de ses ports naturels, se vit obligé d'emprunter d'autres voies, étrangères, incommodes, pour ses exportations et importations, et quant à la Dalmatie, elle se trouva ruinée.

Le résultat d'une telle politique est d'avoir conduit le peuple à la misère générale, et d'avoir fait d'un mal économique un mal social. Bien que le pays yougoslave ait en lui tous les moyens de contenir sa population, on est arrivé à rendre le pourcentage d'émigration plus élevé que nulle part en Europe. D'après la statistique officielle de 1910, 500.000 hommes de Croatie, Slavonie et Dalmatie seulement sont en Amérique — c'est-à-dire 20 % de la population de ces provinces. On compte, en tout, un million et demi de Yougoslaves en Amérique. De ce fait la force productive déserte le pays, et la résistance de la nation s'affaiblit toujours davantage.

Ces conséquences de la violation de l'unité économique, si lourdes à l'intérieur de l'empire dualiste, deviendraient pires encore si les provinces yougoslaves se trouvaient distribuées en Etats différents ou si les puissances voisines s'emparaient des territoires yougoslaves limitrophes. Ce sont les régions extrêmes qui possèdent la plus grande valeur dans l'ordre économique et dans l'ordre de la civilisation. C'est précisément des régions périphériques, que la renaissance nationale est partie : de la Dalmatie du nord chez les Croates, de la Styrie chez les Slovènes, de la Hongrie du sud chez les Serbes. Ce n'est que plus récemment que les foyers de la vie nationale se sont rallumés à Zagreb, à Lioubliana et à Belgrade.

Ces contrées de la périphérie ne sauraient vivre

si on les séparait des régions voisines, à l'intérieur. La jeune industrie slovène périrait si on l'isolait de ses consommateurs et de ses ports naturels, et surtout si on l'exposait à la rivalité des industries étrangères. L'exportation de blé du Banat et de la Batchka souffrirait d'être portée en concurrence avec celles de Hongrie et de Roumanie, terres si fertiles en céréales. La Dalmatie, disposée au commerce, se verrait ruinée complètement si on la détachait des provinces avoisinantes, en la laissant exposée à la concurrence maritime de l'Italie. Son exportation en vins, huiles, poissons, se trouverait condamnée, si le pays était donné à l'Italie qui précisément exporte les mêmes matières en abondance. D'autre part l'Italie ne saurait fournir suffisamment de blé à la Dalmatie puisqu'elle en manque la première. D'ailleurs la Dalmatie est le grand lien territorial unissant les pays yougoslaves, aux points de vue géographique et économique.

L'Histoire est là pour montrer à quel point tout pouvoir étranger, en terre yougoslave, y fut néfaste. Les Vénitiens, par une politique mercantile, avaient paralysé le développement des ports dalmates. Par une exploitation intensive et irrationnelle des forêts pour la construction des navires, pour les fondations de la ville de Venise, et pour l'exportation, ils dévastèrent si bien la Dalmatie, l'Istrie et les pays slovènes, que la richesse forestière de ces contrées en est aliénée, et ne se relève que très péniblement. De même, en ces derniers temps, l'Autriche a saccagé les forêts de Bosnie, qui formaient la principale richesse de cette province.

LE PROGRAMME YOUGOSLAVE

Les Serbes, Croates et Slovènes revendiquent la formation d'un *Etat national indépendant*, qui doit embrasser tous les territoires peuplés par eux. C'est vers ce résultat que tend le Mouvement Yougoslave tout entier. Sa création est justifiée par l'existence d'énergies homogènes de race et de culture, chez les trois fractions de ce même peuple, et réclamée par les nécessités économiques et par les exigences vitales du pays yougoslave.

Les grandes puissances civilisatrices européennes appuieront la réalisation de cet Etat, conformément aux principes de justice et de liberté pour lesquels ces puissances soutiennent la guerre actuelle.

Les Serbes, Croates et Slovènes n'étant qu'un seul et même peuple, doivent logiquement, après leur délivrance, être unis en un seul et même Etat homogène. Par suite de ce même fait, nulle question intérieure n'est soulevée relativement à la formation de cet Etat, et nulle inquiétude ne peut donc en résulter pour les Puissances européennes amies. Au royaume de Serbie, ce Piémont des Yougoslaves, doivent se joindre tous les pays serbes, croates et slovènes. Devant le monde entier, la Serbie a déclaré que la guerre actuelle était guerre d'affranchissement pour l'union des Yougoslaves, et c'est dans ce rôle libérateur que tous les Yougoslaves la saluent.

Toute autre solution, fût-ce même la constitution de plusieurs Etats yougoslaves souverains, ou demi-souverains, ne signifierait qu'un fatal recommencement de l'Histoire et une nouvelle division du peuple yougoslave au profit d'intérêts étrangers, au détriment des siens. Le nécessaire est pour lui de voir naître un Etat national unique, faisant oublier la dispersion des anciennes souverainetés locales.

Le caractère démocratique de la Serbie garantit que cet Etat sera fondé sur le principe de la liberté politique et de l'absolue indépendance religieuse.

Ayant recouvré et englobé tout le territoire national, fatigué des guerres séculaires, cet Etat s'adonnera de toutes ses forces au relèvement intérieur.

Suffisamment assuré de sa force, bien situé dans l'Europe nouvelle, il deviendra le défenseur de la paix aux Balkans, en formant digue contre toute nouvelle poussée des Germains vers l'Orient.

En constituant une entité économique homogène, il pourra seul résoudre les grandes crises provoquées par les perpétuelles divisions factices, crises qui représentent le mal social le plus cruel dont souffrent les Yougoslaves.

Appuyé d'un côté sur le littoral oriental de l'Adriatique, et d'autre part traversé par la route qui mène d'Europe centrale vers Salonique, cet Etat, ne dépendant de personne, aura une action économique stimulatrice entre l'Orient et l'Occident.

Son peuple, depuis longtemps pénétré par les influences fécondes d'Orient et d'Occident, deviendra un facteur de l'équilibre européen et du libre croisement des civilisations.

Tout ce pouvoir, l'Etat yougoslave ne le possèdera que s'il réunit toutes les provinces yougoslaves.

L'intérêt de la paix générale exige que soit créé un tel Etat, par qui le problème national des Serbes, Croates et Slovènes se trouvera une fois pour toutes résolu. Chaque parcelle du pays qui demeurera exclue de cet Etat, ne sera qu'une source de futurs conflits.

Telle est aujourd'hui la volonté commune de tout un peuple, souscrivant à ce programme national.

Enfin, la *Jeunesse Yougoslave réunie*, confiante dans l'admirable énergie de ce peuple qui, pendant des siècles, sut lutter victorieusement contre tant d'obstacles et d'ennemis, sera la première à veiller à l'exécution fidèle et intégrale de ce programme.

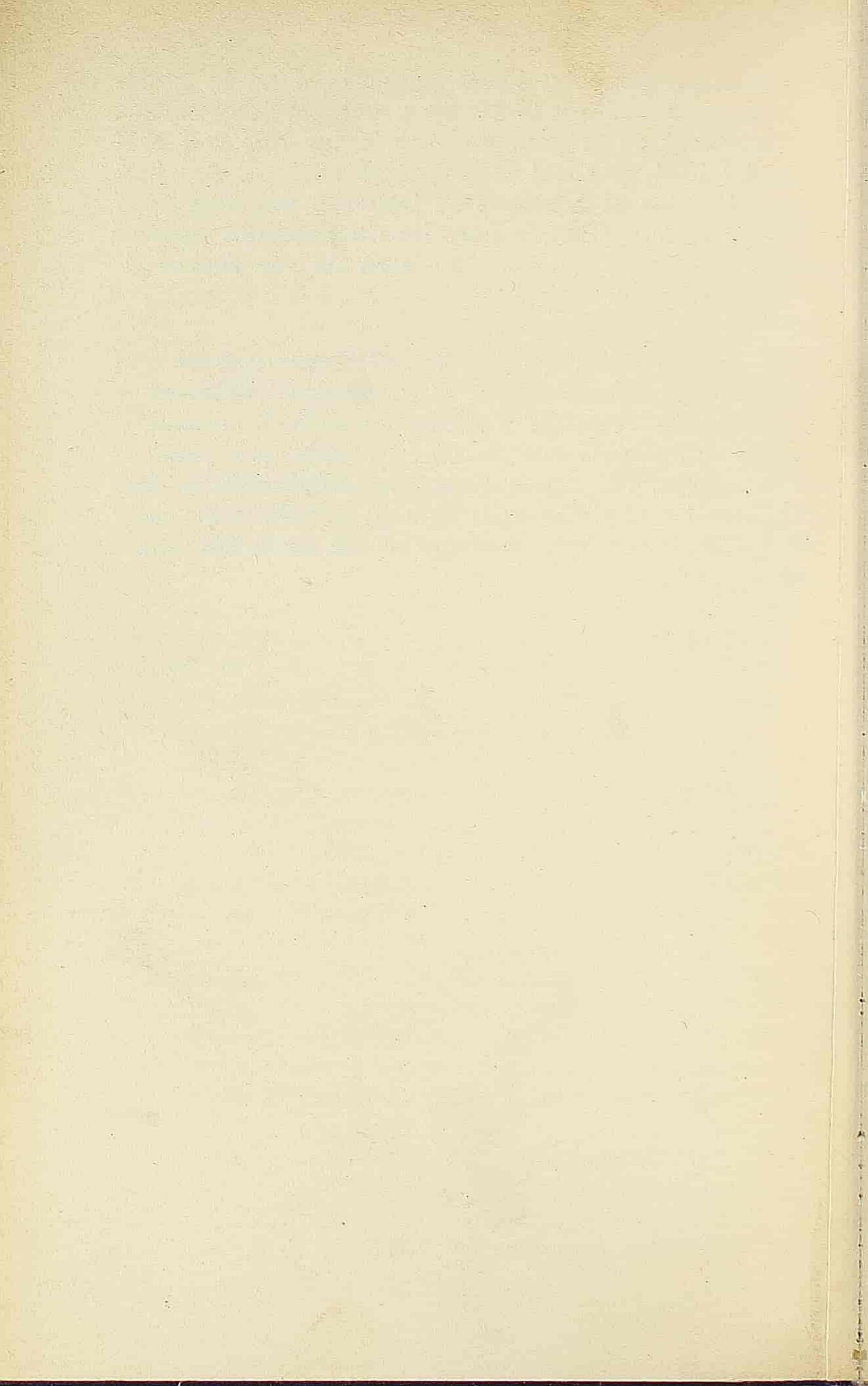
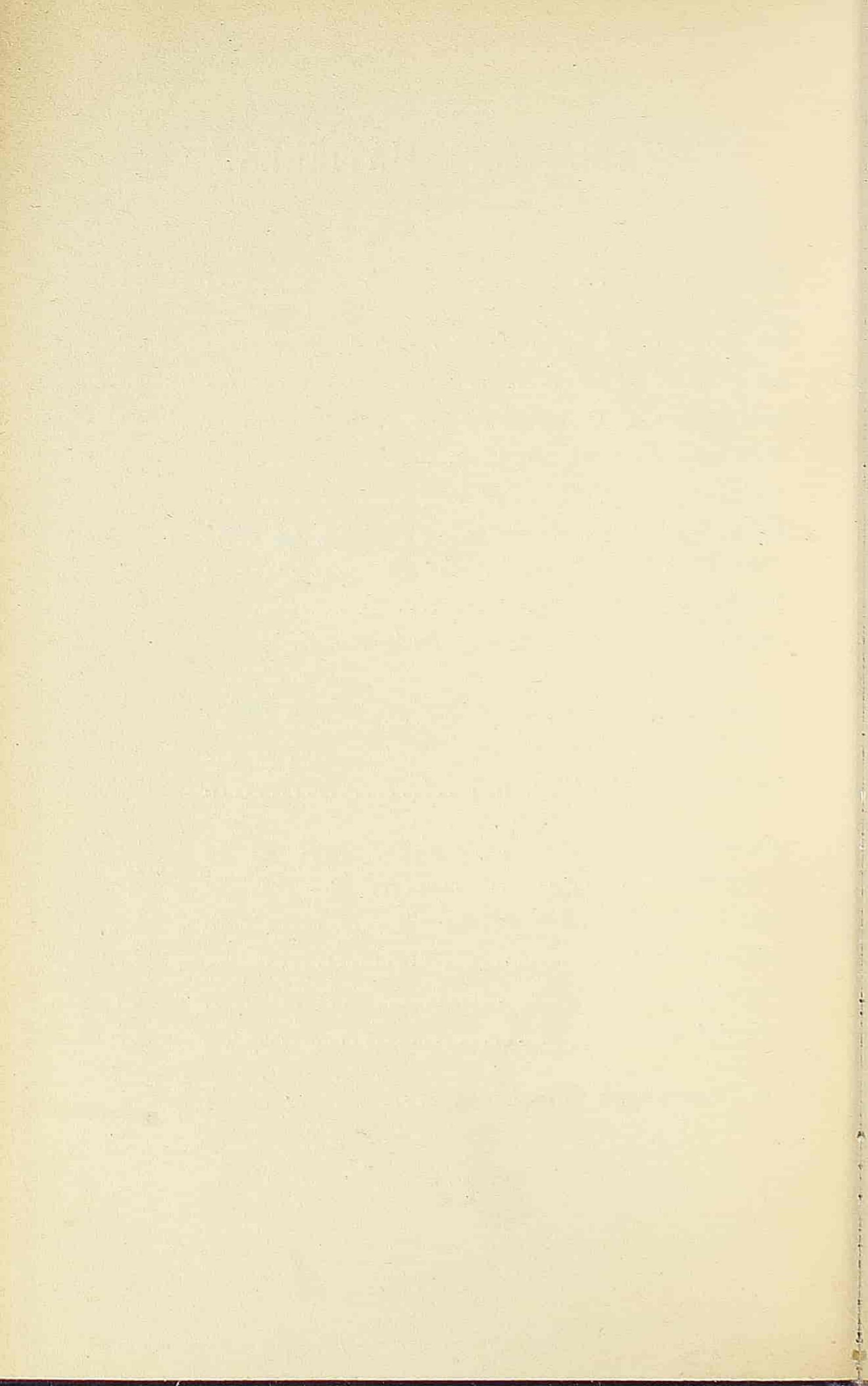


TABLE DES MATIÈRES

Introduction	11
Le Mouvement Yougoslave	13
Le Nom et l'Etat	15
Migrations et croisements des Yougoslaves....	19
Mouvements confessionnels	22
Le Mouvement littéraire	23
Le XIX ^e siècle : le mouvement illyrien. La crise de 1848. Les crises de 1870-78.....	24
La Nouvelle Phase	27
1908-1915. Après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine	29
Union de la Jeunesse Yougoslave et son rôle..	32
Les Guerres balkaniques	34
La Terreur d'aujourd'hui	36
L'Unité yougoslave. La langue, l'art et la tradition	38
Les Confessions. Les Alphabets	42
Luttes ethniques	44
Facultés civilisatrices	45
L'unité économique	47
Le Programme yougoslave	51



Paris. — Imprimerie de la Presse, 16, rue du Croissant.
V. SIMART, impr^r

